

40^e ANNÉE - N° 141 - PÉRIODIQUE

2^{ème} TRIMESTRE 1996

LA KOUUMIA

BULLETIN DE
L'ASSOCIATION DES ANCIENS
DES GOUMS MAROCAINS
ET DES A.I.
EN FRANCE



ABONNEMENT ANNUEL : 130 FRANCS

Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 "J.O." du 1er mars 1958
23 rue Jean-Pierre Thimbaud, 75011 PARIS - Tél. : 48 05 25 32

N° de commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-1972 - Routage 206

SOMMAIRE

EDITORIAL	1
ACTIVITÉS DE LA KOUMIA ET DES SECTIONS	2
Réception à l'Ambassade du Maroc	2
Cérémonies du 11 mai 1996	3
Aquitaine	4
Pyrénées	4
Marches de l'Est	5
Prochaine réunion	6
Cassette vidéo et plaquette sur le voyage au Maroc	7
CARNET	8
Naisances	8
Décès	8
Décorations et Promotion	10
IN MEMORIAM	11
Colonel VERLET	11
Colonel MIRABEAU	13
Lieutenant-Colonel ALVERNHE	13
Capitaine MOUTIER	15
Madame Pierre DUBARLE	16
TRIBUNE DE L'HISTOIRE	18
Relations anciennes de la France avec le Maroc (suite)	18
Les Goums marocains dans l'histoire	20
• Conférence prononcée par Général LE DIBERDER	20
• Conférence prononcée par Monsieur le Ministre AUGARDE	28
ARTICLES DIVERS	40
Réception à l'Ambassade du Maroc - Allocution de l'Ambassadeur du Maroc ..	40
Une tournée de l'atelier mobile du Centre d'Appareillage à Taza par le Lieutenant-Colonel RENAUD	42
AVIS DIVERS ET RECHERCHES	45
BIBLIOGRAPHIE	46

ÉDITORIAL

Nous publions, en guise d'éditorial, la réponse du Général Le Diberder à l'Ambassadeur de Sa Majesté le Roi du Maroc lors du "Thé de l'Amitié" du 15 avril 1996.

Monsieur l'Ambassadeur,

Lors de notre première rencontre, j'ai eu l'honneur à Bordeaux de vous présenter une exposition sur la geste des guerriers du Maroc dans les combats qu'ils menèrent avec nous pour la libération de notre pays et la victoire. Par leurs sacrifices, par leurs qualités guerrières, entraînés et conduits au feu par des chefs habiles et rompus aux exercices de l'art de la guerre, ils ont acquis la renommée de la gloire comme en témoignent les inscriptions inscrites en lettres d'or sur les emblèmes de leurs régiments.

Plus de cinquante ans ont passé et, l'année dernière, Sa Majesté le Roi Hassan II recevait notre délégation venue célébrer au Maroc le cinquantième anniversaire de cette Victoire, en reconnaissance des liens désormais à tout jamais tissés dans le sang entre le peuple de France et le peuple du Maroc. Sa Majesté nous a manifesté combien lui et son peuple voulaient que cette mémoire ne soit jamais oubliée mais au contraire qu'elle soit enseignée aux jeunes générations. Permettez-moi ici de vous exprimer la profonde émotion que nous avons ressentie au cours de cette audience qui restera gravée au plus profond de notre cœur.

Aujourd'hui, Monsieur l'Ambassadeur, vous nous réunissez pour un thé de l'amitié. Nous les Anciens, nous savons l'honneur que vous nous faites et que vous tenez à nous manifester. En effet, nous aimons profondément votre pays dont nous admirons les réussites. Car nous savons les efforts que votre peuple réalise sous la direction éclairée de votre Souverain, grâce aux différentes et nombreuses élites de votre pays dont nous admirons le savoir et la compétence. Puisse le Maroc vivre en paix ! Nos anciens, nous mêmes y avons œuvré pour elle, dans un passé très présent dans nos récits. Nous sommes suffisamment avertis par notre longue expérience de la vie et des responsabilités. Comme notre époque est dure, difficile pour tous !

Nos descendants s'apprêtent à nous succéder ; aussi soyez persuadé, Monsieur l'Ambassadeur, qu'ils conserveront la volonté d'œuvrer pour que l'amitié qui lie nos deux peuples se renforce toujours. Ils auront à cœur de comprendre avant de juger. Les plus jeunes d'entre eux savent déjà les difficultés pour faire face à la vie d'aujourd'hui. Ils n'ignorent pas celles que connaissent les jeunes, autre part, au Maroc en particulier. Ils s'efforceront, nous en avons la certitude, de rester fidèles à notre enthousiasme pour que nos deux pays soient ensemble capables de faire face à l'avenir. Les Anciens, au Maroc comme en France au moment des épreuves, ont su faire face avec courage, abnégation, mais en conservant la gaieté du cœur. Que la jeunesse suive leur exemple avec la volonté de la réussite pour rendre nos deux pays meilleurs en s'aidant par une sympathie sans cesse renouvelée.

Voilà, Monsieur l'Ambassadeur, en vous exprimant combien votre accueil nous touche, le sens du message que nous vous demandons de bien vouloir transmettre à Sa Majesté le Roi Hassan II au moment où la France s'apprête à le recevoir.

Général LE DIBERDER

ACTIVITÉS DE LA KOUMIA ET DES SECTIONS

CONGRÈS NATIONAL A TOULOUSE 1^{er} ET 2 JUIN 1996

Le Congrès annuel de la Koumia s'est déroulé à Toulouse les 1er et 2 juin 1996.

Ce congrès avait été précédé, le 31 mai 1996, d'une conférence sur le Général D'AMADE faite par monsieur le Ministre Jacques AUGARDE.

L'Assemblée générale s'est tenue le 1er juin après-midi.

Près de 150 participants ont assisté à ces journées, organisées avec brio par le Commandant Pierre BRASSENS et son équipe.

Le compte rendu détaillé de ces journées et le procès verbal de l'Assemblée générale paraîtront dans le prochain bulletin.

RÉCEPTION A L'AMBASSADE DU MAROC

Le 15 avril 1996 à 18 h 30, Monsieur l'Ambassadeur de Sa Majesté le Roi du Maroc et Madame Mohamed BERRADA avaient convié les amis du Maroc à un thé de l'amitié dans les salons de leur ambassade.

Une centaine de membres de la Koumia et leurs épouses ont assisté à cette réception. Un certain nombre de membres de l'Amicale des Anciens Elèves des Lycées du Maroc ainsi que des anciens des régiments marocains (Tirailleurs, Spahis, Chasseurs d'Afrique) s'étaient joints à eux.

Cette réception particulièrement réussie s'est déroulée dans une atmosphère de parfaite cordialité et a permis de resserrer encore les liens existant entre Marocains et Français.

Autour d'un buffet de spécialités marocaines abondamment garni, les conversations entre anciens Français du Maroc et les représentants marocains ont été particulièrement amicales et chaleureuses.

Nous publions dans la rubrique «Tribune de l'Histoire» l'allocution prononcée à cette occasion par Monsieur l'Ambassadeur BERRADA et, en éditorial, celle du Général Le DIBERDER, notre président.

L'allocution de l'ambassadeur a paru in extenso dans la presse marocaine du 23 avril 1996.

MESSE DE LA FÉDÉRATION DES GUEULES CASSÉES

Notre Secrétaire Général Georges CHARUIT accompagné d'une délégation avec drapeau a assisté le samedi 13 avril 1996 en l'église Saint-Louis des Invalides, à la messe célébrée en l'honneur de la Fédération des Gueules Cassées.

VISITE A MONTSOREAU

Le Général Le DIBERDER, président, accompagné du vice-président Jean de ROQUETTE-BUISSON, s'est rendu le 1er avril au Château de Montsoreau pour préparer le futur déménagement du Musée des Goums.

COMITÉ D'ENTENTE

Le secrétaire général Georges CHARUIT a représenté la Koumia le 17 avril à la réunion du Comité d'Entente des associations d'anciens combattants.

CÉRÉMONIES DU 11 MAI 1996

Le samedi 11 mai 1996 ont eu lieu les cérémonies traditionnelles pour la commémoration de la Bataille du Garigliano.

A 17 heures, des gerbes ont été déposées par le Général HENRY, président du CEFI, et le Général Le DIBERDER, président de la Koumia. Assistaient à cette cérémonie Jean de ROQUETTE-BUISSON, vice-président, Georges CHARUIT, Secrétaire Général, Jean DELACOURT, Président de la Section Paris, Ile-de-France, Madame Guy de MAREUIL, Messieurs NOEL, BOUAYAD, CUBISOL.

Le drapeau de la Koumia était porté par Jean SLIWA.

A 18 heures, une forte délégation de la Koumia conduite par notre président se retrouvait sur les Champs-Élysées à l'angle de l'avenue George V avec celle du CEFI pour aller raviver la Flamme.

Porteurs de gerbes (CUBISOL) et drapeaux (Jean SLIWA) suivis de quelque 200 personnes remontaient les Champs Élysées jusque l'Arc de Triomphe emmenés par la musique des Gardiens de la Paix.

A 18 heures 30, le Général Le DIBERDER ravivait la Flamme sous l'Arc de Triomphe avec le Général, vice-président du CEFI, et les présidents des autres associations.

A 19 h 30, une vingtaine de membres de la Koumia se retrouvaient autour d'un couscous au restaurant LE DJURDJURA, boulevard de Grenelle.

SECTION AQUITAINE

Le 30 avril 1996, à Salaunes (Gironde), nous étions vingt-sept autour d'une très bonne table au restaurant le Myrande.

Le Président, après avoir remercié le Général et Madame Feugas de leur actif soutien, a regretté l'absence de nombreux camarades, en particulier ceux retenus pour des raisons de santé, et a souhaité un prompt rétablissement à Ponse, Labarrère, Lang et Durand-Desgranges.

Puis il a demandé une minute de recueillement à la mémoire de nos camarades disparus depuis le début de l'année : Moutier, Dupouy, Maignon.

Il a invité les adhérents à se rendre très nombreux à Toulouse, au congrès de la Koumia et les a informés du prochain congrès du CEFI à Bordeaux les 8 et 9 juin.

L'assistance a décidé de faire parvenir un secours et un colis de linge à un ancien gommier qui a sollicité l'aide du Président de section.

Le déjeuner s'est déroulé, comme d'habitude, dans une chaude ambiance et une franche amitié.

Prochain rendez-vous : dernier dimanche d'octobre, couscous à la Mamounia Bordeaux - Inch'Allah.

Etaient présents :

Général et Mme Feugas, de Rozières, Duclos et Mme, Florentin et Mme, Garuz et Mme, Gerbier, Hébert et Mme, Melle Lando et une amie, Rousselle et Mme, Servoin et Mme, Mme Soubrié, Mme Troussard, Veyssièrre et Mme, Voinot Jean, Voinot Victor et Mme.

CEFI : Adam et Roucoules.

SECTION PYRÉNÉES

La réunion annuelle de la KOUMIA-PYRÉNÉES s'est tenue le 5 mai 96 à PUYOO (Pyrénées Atlantiques)

Y assistaient : CAZENAVE et Mme, LABADAN et Mme, FOURNIER et Mme, Colonel JENNY et Madame, Colonel AUBOIN et Mme, LAVOIGNAT et Mme, Mme BERTOT et une invitée, BARTHE et une invitée, de BALBY de VERNON et Mme, Madame NAZE, FOURQUET, GUYOMAR et Mme, BORY et Mme

Certains se sont excusés, retenus soit pour des raisons de santé soit encore pour une réunion ponctuelle.

Après avoir entendu la Messe en l'église de PUYOO, le groupe s'est rendu, à pied, sous un éclatant soleil, au Monument aux Morts pour y déposer la gerbe traditionnelle.

Ensuite, l'Hôtel des Voyageurs nous accueillait pour un excellent repas. Après la tombola, qui a été très animée, comme à l'accoutumée, nous nous sommes séparés tard dans l'après-midi, très heureux de notre journée fraternelle, en nous donnant rendez-vous pour l'an prochain, vraisemblablement au même endroit, compte tenu de sa situation géographique par rapport aux horizons de chacun.»

SECTION MARCHES DE L'EST

CÉRÉMONIE AU MONUMENT AUX MORTS NATIONAL DES GOUMS MAROCIENS A LA CROIX DES MOINATS - 8 MAI 1996

... Il faisait beau... une fois n'est pas coutume...! De nombreux Vosgiens des vallées et de la plaine étaient venus assister à notre traditionnelle cérémonie du souvenir. Trente-quatre drapeaux d'associations patriotiques et d'anciens combattants encadraient le fanion de combat du 10ème Tabor marocain confié à la garde de notre section. Nous étions 20 anciens à revêtir la djellaba devant le monument. Le protocole impeccable (on me l'a dit, je le répète) était réglé par notre camarade Mario SCOTTON. Nous avons été heureux d'accueillir, cette année les trois Chefs de Corps des Vosges : le Délégué militaire départemental, les Commandants du 1er Régiment de Tirailleurs et du 18ème Régiment de Transmissions.

A l'issue de la cérémonie, le nouveau maire de Basse-sur-le-Rupt-Planois (le plat noir de nos goudiers) avait tenu à nous offrir le vin d'honneur.

Assistaient à la cérémonie :

- le Colonel SERGENT de Nancy ;
- Doubs : les ménages SILVESTRE, MAVON, SARTRAN, MICHEL ;
- Marseille : AUBERT ;
- Strasbourg : les ménages ROMANI, LAMBOLEZ, MAURY ;
- Moselle : les ménages BAHMAD-STACCIONI, BERTHIER ;
- Vosges : les ménages SCOTTON, VERDUN, VERDUN junior, SARRAUTE, RICHARD, MUNIER, BROCHEREZ, GERARD, les familles MOUSSAOUI et CHOUKRI ;

Saverne : notre camarade SIAT qui venait de perdre son épouse et à qui nous avons présenté nos sincères condoléances.

Excusés :

• Louis MARX, Hubert COURVOISIER, Henry MULLER, Pierre BOUTION (Saumur), Jean THIABAUD, Roger LEDUC, Roland FOSTEL.

J. VIEILLOT

PROCHAINE RÉUNION

La prochaine réunion du Conseil d'administration aura lieu le mardi 22 octobre 1996 à 18 h au Cercle des Officiers de la Gendarmerie nationale : 1, place Baudoyer, 75004 Paris. Ce Conseil d'Administration sera suivi du dîner habituel.

BULLETIN D'INSCRIPTION AU DINER DU MARDI 22 OCTOBRE 1996

**Cercle Napoléon - 1 place Baudoyer 75004 Paris
(Métro Hôtel de Ville)**

M., Mme, Melle : _____

Adresse : _____

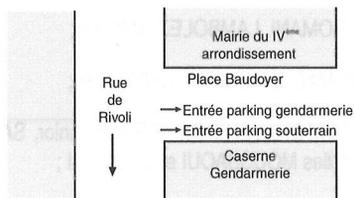
Participera au dîner, accompagné(e) de _____ personnes.

Ci-joint sa participation, soit 180 F x = _____

(Sous forme de chèque bancaire ou CCP, adressé au siège de la Koumia 23 rue J-P Timbaud, 75011 Paris, pour le 10 octobre 1996, terme de rigueur.)

N° de voiture : _____

Plan à conserver - Entrée par la rue de Rivoli. Appuyer sur bouton «Gendarmerie»



TEMOIGNAGES SUR LA VIE DES GOUMS

Il serait intéressant de publier dans le bulletin des témoignages d'adjudants de Goum, de chefs de section, de comptables, etc. sur la vie quotidienne des Goums pendant les opérations de pacification, pendant les campagnes de Tunisie, Corse, Italie, France, Allemagne, Indochine, sur la vie dans les postes pendant les travaux de piste, les tournées de polices... Le Général LE DIBERDER serait particulièrement reconnaissant envers tous ceux qui pourraient nous adresser de tels témoignages.

CASSETTE VIDÉO SUR LE VOYAGE AU MAROC

Une cassette vidéo sur le voyage au Maroc a été réalisée grâce aux vues prises par Xavier de VILLE-NEUVE et le montage effectué avec le concours gracieux du SIRPA et de l'ICPA.

- Première partie : partie officielle du voyage - réception par le Roi du Maroc, réception à l'Ambassade de France et aux consulats de France, visite de la Grande Mosquée de Casablanca, Ecole de cavalerie, Ecole de Dal Beida

- Deuxième partie : partie touristique - Moulay Idriss, Meknès, Fès, Midelt Erfoud, Ouarzazate, Marrackech.

Durée : 2 h 30. Prix : 100 F.

PLAQUETTE SUR LE VOYAGE AU MAROC

Une plaquette sur le voyage au Maroc réalisée par le SIRPA a été adressée à tous les membres de la Koumia. D'autres exemplaires sont encore disponibles contre 12 francs en timbres poste.

Coupon à adresser à
La Koumia, 23 rue Jean-Pierre Timbaud, 75011 Paris

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Désire l'envoi :

- ____ exemplaire(s) de la cassette sur le voyage au Maroc ci-joint un chèque de
 ____ francs à l'ordre de la Koumia
 ____ exemplaire(s) de la plaquette - ci-joint ____ francs en timbres poste

CARNET

NAISSANCES

- IRÈNE, le 1er mars 1996, fille de René LEGOUIX et Madame, onzième arrière petit-enfant de Madame Veue LEGOUIX Maurice.
- ALICE, le 18 avril 1995, 10ème petit-enfant de Monsieur et Madame Pierre LANPIS.
- MORGANE, le 21 mars 1996, 2ème arrière petite fille du Commandant et Madame SERVOIN, président de la section Aquitaine.
- Louis HAUSERMANN, le 1er mai 1996 à Brest, et Margot de VILLIERS, le 9 mai 1996 à Paris, deuxième et troisième petits-enfants du Colonel et Madame François DELHUMEAU.

La Koumia adresse ses félicitations aux parents et grands-parents et ses meilleurs vœux aux jeunes enfants.

DÉCÈS

- Mme Pierre DUBARLE, le 4 mars 1996, à Grenoble. Madame DUBARLE était la veuve du Capitaine DUBARLE, tué dans les Vosges le 15 décembre 1944 à la tête du 101ème Goum.
- Le Lieutenant-Colonel ALVERNHE, le 26 mars 1996, à l'hôpital du Val de Grâce à Paris. Le Général Le DIBERDER, président de la Koumia, et Jean de ROQUETTE-BUISSON ont assisté à la levée du corps le 28 mars. Les obsèques ont été célébrées le 29 mars à Saint-Izaire (Aveyron) en présence du Colonel ALBY, administrateur de la Koumia, et du Commandant BRASSENS, président de la section Languedoc.
- Le Capitaine Paulin MOUTIER. Les obsèques ont eu lieu le 12 mars 1996 en l'église du MONTCEIL-LA-MONGIE SAINT-MARTIN (Dordogne) en présence du Général FEAGUS, du Capitaine SCOTTON, du Commandant SERVOIN et de l'Adjudant-Chef HEBERT.
- Monsieur DUPOUY Pierre, le 21 mars 1996, à BIARRITZ, ancien médecin-chef du 1er Goum à TINDOUF.
- MAIGNON Pierre. Le Commandant SERVOIN a assisté aux obsèques religieuses le 23 avril 1996 à BIARRITZ.
- Madame Francine LEONET, le 7 avril 1996, en son domicile à Paris. Madame LEONET, ancienne ambulancière à la 3ème DINA, était décorée de la Croix de Guerre 39-45. Elle était la veuve du Capitaine Michel LEONET, PDG du Groupe d'Assurances RHIN ET MOSELLE, décédé en novembre 1989. Le Gé-

néral Le DIBERDER et une importante délégation de la Koumia ont assisté à ses obsèques le 11 avril en l'église Saint-Pierre du Gros Caillou à Paris.

- Madame Yvonne BONVIN, mère du Lieutenant-Colonel Michel BONVIN.

- Le Colonel Sylvain MIRABEAU, en avril 1996. Le Colonel MIRABEAU avait commandé le 2^{ème} Tabor en Indochine.

- Le Général François PARTIOT, le 1^{er} mai 1996 à BIARRITZ. Le Général MICHEL, les Colonels DELACOURT, GONZALES et de MAIGRET, André MARDINI, Mmes LEBLANC et BLANCKAERT représentaient la Koumia à la messe dite à son intention le 31 mai 1996 à la Chapelle de l'École Militaire à Paris. L'In Memoriam du Général PARTIOT paraîtra dans le prochain bulletin.

- Le Sergent-Chef TOURNIE Albert, le 29 avril 1996 à LACAVE (Lot).

- Madame la Maréchale Leclerc de Hauteclouque, le 10 mai 1996, à WARLUS (Somme).

- Madame JOB. Le décès a été signalé par le notaire chargé de la succession, Madame JOB ayant légué au Musée des Goums une vitrine avec des souvenirs du Maroc.

- Madame Hubert COURVOISIER, le 2 novembre 1995 à Aix-en-Provence

- Le Capitaine (ER) Georges CARPENTIER le lundi 13 mai 1996 à Poitiers.

Le Commandant SERVOIN, l'Adjudant DUBUS Emile et l'Adjudant-Chef CHARTIER ont représenté la Koumia aux obsèques le 15 mai à Civray (Vienne). Le cercueil était recouvert du dernier drapeau français ayant flotté sur le poste de Tounfite.

- Le Commandant (ER) Jean GIRARDEAU, le 16 mai 1996 à Tours Sous-officier au 9^{ème} Tabor de 1951 à 1952 à SEFROU et de 1952 à 1954 en Indochine en Centre Annam et au Laos au 17^{ème} GCA sous les ordres successifs du Capitaine BAUDOIN et du Capitaine de ROQUETTE-BUISSON. Au retour d'Indochine, il est promu officier et termine sa carrière militaire comme commandant du Cadre spécial. Retiré à Tours, il entre au Service des domaines où il prend sa retraite comme Receveur principal. Le Commandant GIRARDEAU était : Chevalier de la Légion d'honneur, Chevalier de l'Ordre national du mérite, Médaille militaire, Croix de guerre des TOE avec 5 citations.

- Bertrand HOUEL, le 24 mai 1996, fils du Lieutenant-Colonel Honoré HOUEL et petit-fils du Général BONDIS.

- Sergent-Chef PREAUX Fernand.

- Commandant Pierre MERLIN.

La Koumia adresse ses condoléances attristées aux familles.

DÉCORATIONS

Par décret paru au Journal Officiel en date du 14 avril 1996 ont été promus dans l'Ordre national de la Légion d'honneur :

- Au grade de Commandeur : le chef de Bataillon Jean-Baptiste EYHARTS
- Au grade d'Officier : le Capitaine Claude PFIRRMANN et le Sergent-Chef Pierre LAMPIS
- Par décret en date du 10 mars 1996, Maître Pierre REVEILLAUD a été promu Commandeur dans l'Ordre national du Mérite.

Nos félicitations aux heureux promus.

PROMOTION

Nous avons appris avec plaisir la nomination de Madame AZAM PRADEILLES comme sous-préfet d'Argelès-Gazost (Hautes Pyrénées). Madame AZAM PRADEILLES est la fille du Colonel Pierre AZAM.

A cette occasion, le Colonel AZAM a rencontré parmi les anciens combattants assistant à la cérémonie d'investiture deux amis du 3ème Bataillon laotien qui avaient participé, avec le 5ème Tabor qu'il commandait, aux opérations de la vallée de la Nam-Ou.

«Eh oui, le 5ème Tabor et le 3ème Laotien faisaient les dindons de la farce dans la vallée de la Nam-Ou». Et le 5ème Tabor, c'était le Colonel AZAM qui le commandait.

IN MEMORIAM

LE COLONEL GUIDO VERLET

Le Colonel G. VERLET est décédé le 24 février 1996 en son domicile de CARNOUX-EN -PROVENCE.

Messieurs BOYER de LATOUR, Président de la section, AUBERT, porte-fanion, BLANCHARD et MUGNIER ont assisté à ses obsèques le 27 février en l'Eglise de CARNOUX et l'ont accompagné à sa dernière demeure.

Voici le texte de l'allocution prononcée par le Commandant BOYER de LATOUR :

"Mon Colonel, mon cher ancien, Mesdames, Messieurs, chers Amis,

Une fois de plus, c'est un membre éminent de notre grande famille de la Koumia qui nous quitte.

En tant que Président de la section Provence, il m'appartient de rendre un dernier hommage à notre grand ancien, le Colonel VERLET. C'est à la fois un devoir et un honneur pour moi. Quelques anciens des Goums marocains des campagnes de 1939-45 ont tenu à être présents, pour porter témoignage et exprimer leur fidélité au souvenir. L'un d'entre eux, en djellaba de la guerre, porte un fanion de la Koumia.

En 1925, le jeune VERLET rejoint le Maroc où il participe à la pacification des tribus du Bled Siba, avec des partisans berbères du pays Zaïan.

Pendant la seconde guerre mondiale, le Capitaine VERLET s'est particulièrement distingué au commandement du IVème Tabor marocain.

A ce Tabor, venu en renfort de Sefrou, il participe avec le 2ème GTM, commandé par mon père, aux derniers et durs combats du printemps 1943 pour libérer le nord de la Tunisie et s'emparer de BIZERTE fortement tenue par les Allemands.

L'action courageuse et efficace du IVème Tabor est remarquée par le commandement américain.

Le Général PATTON, commandant de la 7ème Armée américaine, interviendra auprès du Général GIRAUD pour obtenir sa participation à l'opération «HUSKY», celle du débarquement en Sicile.

Le capitaine VERLET, à la tête de son Tabor fort de près de 900 Goumiers, embarquera à BIZERTE le 13 juillet 1943. Il débarquera à LICATA et il combattra au sein de la 3ème Division d'infanterie américaine sous les ordres du Général TRUSCOTT. Ce Tabor aura eu ainsi, le premier, l'honneur de représenter l'Armée Française d'Afrique auprès des alliés.

Remplissant parfaitement toutes les missions qui lui furent confiées, le IVème Tabor obtiendra l'estime et la confiance du commandement américain.

Le Capitaine VERLET et ses goumiers auront été les premiers à prouver la valeur, la combativité, le

courage des combattants de cette Armée d'Afrique animée par l'esprit de revanche.

Le Commandement Américain s'en souviendra et il fera appel à d'autres grandes unités d'AFN pour les campagnes futures de Corse, Ile d'Elbe, Italie, France et Allemagne.

Le IVème Tabor sera cité à l'Ordre de l'Armée par le Général GIRAUD. Les Américains décoreront le Capitaine VERLET de la Silver Star Medal.

Au cours de sa carrière, le Colonel VERLET a obtenu les décorations et distinctions suivantes : Commandeur de la Légion d'Honneur en 1957, Croix de Guerre 1939/1945, Croix de Guerre des T.O.E., Croix de la Valeur Militaire, Star Medal américaine, Commandeur du Ouissam Alaouite marocain. Il a été nommé Officier d'Académie en 1954.

Après la guerre, le Capitaine VERLET revient au Maroc où il rejoint les AI. Il occupera successivement les fonctions de Chef de Poste, de Chef de Cercle, à Khenifra, Ifrane, Sefrou, Tahala et Fès.

Il donnera sa pleine mesure de bâtisseur, de créateur et on ne compte plus les réalisations qu'il a effectuées : création de ville à Ifrane, d'écoles, d'infirmes, de centres agricoles. Il ouvre les routes et irrigue le pays. Le Colonel VERLET aime le Maroc et les Marocains. Ceux-ci le lui rendront bien.

Détaché en mission en 1955 auprès du Gouverneur Général de l'Algérie, il sera l'un des initiateurs de la création des SAS, selon le modèle mis au point par les Officiers des AI au Maroc.

Après l'Indépendance, il prend le commandement du Cercle de Tahala où sa connaissance des hommes et son énergie lui permettront d'apaiser les passions.

De 1957 à 1960, il est placé hors-cadre auprès du Gouvernement marocain. Le 30 décembre 1960 le Colonel VERLET prend sa retraite. De 1961 à juin 1966, il devient assistant technique auprès du Gouvernement marocain et conseiller du Gouverneur de la Province de Fès.

Le Colonel VERLET rentre en France en juin 1966 et il s'établit à Carnoux-en-Provence, où il participe à la création de cette petite ville où de nombreux Français du Maroc se sont installés. C'est lui qui, personnellement, interviendra auprès du Ministre de l'Intérieur pour obtenir les autorisations indispensables et régler les problèmes très complexes de création de commune. En août 1966, le Premier Ministre le nomme par décret Président de la Délégation Spéciale de la nouvelle commune de Carnoux. Il crée ensuite le Syndicat d'initiative et en est nommé le Président.

Voici donc assez brièvement ce que fut la vie du Colonel VERLET au service de la France et du Maroc. Gardons le souvenir de tous ces hommes qui ont écrit une partie importante de l'Histoire de la France en AFN et en particulier au Maroc. Soyons fidèles aux valeurs qui étaient les leurs.

Le Colonel VERLET a rejoint ses compagnons d'Armes Français et Marocains, pensons à eux. Gardons en mémoire le sacrifice de tous ces combattants qui ont donné leur vie au service de la France, il y a cinquante ans.

A ses enfants, petits enfants, à tous les membres de sa famille, je présente en mon nom et au nom des membres de la Koumia nos fraternelles et affectueuses condoléances."

LE COLONEL SYLVAIN MIRABEAU

Le Colonel Sylvain MIRABEAU est décédé le 2 avril 1996 à Perpignan. Cavalier, Goumier, Officier des AI, il entre aux Affaires Indigènes fin 1940 comme adjoint à l'Annexe des AI de Teroual et commandant du 28ème Goum. Il suit le cours des AI de 41-42.

Volontaire pour faire la campagne de France, il est affecté au 6ème RCA et débarque avec la 5ème DB à Boulouris le 20 septembre 1944. A la Tête du 1er Escadron, il est blessé une première fois à la bataille de Belfort, et une seconde fois en traversant la frontière franco-allemande à Lauterbourg, le 18 mars 1945.

Rapatrié sanitaire au Maroc, il commande le 102ème Goum à Dar Caïd Allal, puis le poste des AI de Boured.

Après une affectation au Secrétariat Général de la Région de Fès, il commande le 2ème Tabor en Indochine, au pays Thaï, de 52 à 53. Blessé le 19 janvier 53, il est rapatrié sanitaire au Maroc et est nommé commandant des Goums de la Région de Fès.

Après la fin du Protectorat, il sert aux Affaires algériennes à Bône et à Orléansville, commande le 24ème Régiment de Spahis Marocains à Neustadt de 58 à 60 et, enfin, le 4ème RCC à Tebessa de 60 à 61. Il y termine sa carrière, par anticipation et sur sa demande en octobre 1961.

Blessé trois fois au combat, le Colonel MIRABEAU était Commandeur de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre 39-45, Croix de Guerre TOE, Croix de la Valeur Militaire et Commandeur du Ouissam Alaouite.

Jean AUBIER

LE LIEUTENANT-COLONEL ALVERNHE

Allocution prononcée aux obsèques par le Commandant Pierre BRASSENS

Henri ALVERNHE, mon camarade, mon ami,

Nos routes se sont croisées pour la première fois, il y a près de 50 ans. J'étais venu prendre ta relève de chef d'un poste saharien en Mauritanie alors que tu étais volontaire pour partir en Extrême-Orient avec les Tabors marocains. De cette époque datait notre amitié.

Mais déjà, dans un premier poste au Maroc, j'avais entendu parler de toi et j'avais appris que tu t'étais distingué par un début de carrière militaire sortant de l'ordinaire.

En 44, l'année de la reconquête, l'année des débarquements de Normandie et de Provence, toi qui résidais à Paris avec ta famille, tu avais rejoint ton Aveyron natal avec l'idée que tu pourrais y être utile à ton pays et c'est ainsi que tu y participas aux combats de la Libération avec les Forces françaises de l'intérieur.

La restructuration des forces et l'amalgame entre les armées venues d'Afrique et les combattants de la métropole t'amènèrent à contracter un engagement dans les Goums marocains dont bien peu à l'époque connaissaient l'existence. C'était le point de départ de ta carrière aux Goums et aux Affaires Indigènes, formations liées à la présence française au Maroc qui s'acheva, il y a tout juste 40 ans. Cette période devait te marquer à jamais.

Ton passage par l'École Militaire de Cherchell en Algérie où étaient formés les cadres de la reconquête fit de toi, à l'Armistice, un officier.

Ton séjour en Indochine, comme adjoint au commandant du 78ème Goum du VIIIème Tabor fut à nouveau l'occasion de faire la preuve de tes qualités guerrières au cours de dures opérations visant à desserrer l'étreinte viêt-minh, au milieu de populations hostiles, dans les rizières du delta en amont d'Hanoi. Tu y accomplis des faits d'armes et tu reçus, en février 49, ta première blessure.

Quelques mois plus tard, le Tabor se déplaça à l'ouest dans la moyenne région du Tonkin, dans le but de protéger les minorités locales favorables à la France et d'assurer la protection de la région du Nord-Laos ; au cours de cette marche vers le pays thaï, avec des accrochages quotidiens, tu te distingues par ton allant et tes qualités de chef et tu es une nouvelle fois blessé. Mais alors, le regroupement, l'organisation, la protection des populations dans des conditions difficiles, tiennent à côté des opérations proprement militaires une place importante. C'était le prélude à tes activités futures aux Affaires Indigènes du Maroc.

A ton retour d'Indochine tu passes par le cours de formation des Officiers des Affaires Indigènes à Rabat et tu reçois à la sortie une affectation dans ta chère région d'Agadir.

Je me souviens fort bien de la prise d'armes en septembre 53, à l'occasion de manœuvres. Dans un coin perdu de l'Anti-Atlas dit le Tazeroualt, - c'est-à-dire le pays bleu ciel, de la couleur de notre képi des Affaires indigènes - où la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur, gagnée au feu, te fut remise pour tes états de service exceptionnels en Extrême-Orient.

Par la suite, et jusqu'à la fin du Protectorat, tu fus dans différents postes de la région d'Agadir, le chef qui sut gagner l'estime et l'affection de tes pairs, de tes supérieurs et aussi celles des populations qui t'avaient été confiées.

Tu avais été un guerrier valeureux, tu fus un remarquable administrateur, dans des fonctions délicates et qui le devenaient de plus en plus à mesure que l'indépendance du Maroc se profilait à l'horizon.

Tes qualités de négociateur, ton sens de la mesure, ta maîtrise de l'arabe et des dialectes locaux, ton charisme, permirent que la transition toujours aléatoire en période troublée s'opère sans encombre.

Entre temps, l'Algérie avait commencé à entrer en rébellion et une fois encore tu partis là où on avait besoin de meneurs d'hommes expérimentés. Pendant trois ans, de 57 à 60, tu te battis à la tête de la harka d'Arris, dans les Aurès, l'endroit où tu avais commencé le 1er novembre 54, avec tes partisans, comme officier des Affaires Algériennes, comme aux temps lointains de la pacification du Maroc qu'avait connus la génération qui nous précédait, tu parcourus de rude pays, propice à tous les traquenards où l'infrastructure de la rébellion tentait de se mettre en place. Tu as été de ceux dont l'action a permis, pour un temps, dans ce pays déchiré, que la présence de la France se maintienne et que les populations restées fidèles soient protégées.

Après un passage à la Sécurité Militaire à Alger, un séjour en Allemagne et un commandement d'officier supérieur au 126ème RI à Brive, ta carrière bien remplie se terminait avec le grade de Lieutenant-Colonel et la rosette d'officier de la Légion d'Honneur.

“Avec tes amis dont de je suis honoré d'avoir été, tu te montrais plein d'attention, disert, chaleureux, fidèle. Tes camarades de la Koumia, l'Association des Anciens des Goums et des Affaires Indigènes, à laquelle tu étais tant attaché, t'accompagneront de leurs prières, avec les Anciens du Maquis, avec nos camarades aveyronnais de l'Association nationale des officiers de carrière en retraite et de la Société d'entraide des membres de la Légion d'Honneur.

Nous partageons la peine de ton épouse, de ton fils, de tous les tiens devant lesquels nous nous inclinons avec émotion en ce moment où nous allons te dire un dernier adieu.

ALLOCUTION PRONONCÉE PAR LE GÉNÉRAL FEUGAS AUX OBSÈQUES DU CAPITAINE MOUTIER

Mon cher MOUTIER,

C'est en tant que représentant de mon successeur à la présidence de la Koumia mais aussi en tant qu'ami et voisin des rives de la “Rivière Espérance” et surtout parce que dans les circonstances particulièrement difficiles j'ai apprécié votre courage et votre caractère, que je viens aujourd'hui vous dire ici un dernier adieu.

Engagé volontaire à 18 ans, le 12 décembre 1929, au 1er Chasseurs d'Afrique, vous arrivez au Maroc le 21 du même mois et vous n'en reviendrez qu'après avoir pris votre retraite le 1er novembre 1956.

Ces 27 années ont été passées presque en totalité dans les Goums marocains avec lesquels vous avez combattu tant au Maroc, durant les dernières années de la pacification, qu'en Italie, en France et en Indochine.

Durant ces années, partout où l'on se battait pour la liberté, les Goums étaient présents, et là où étaient les Goums, se trouvait MOUTIER qui gravissait rapidement les différents grades jusqu'à celui de Capitaine qu'il obtient le 1er octobre 1951.

Vous êtes affecté au 14ème Goum le 29 novembre 1932 et servirez successivement au 31ème, 28ème, 39ème Goums, GCA du 10ème Tabor, puis au 8ème Tabor, 86ème Goum et enfin au 102ème Goum à SEFROU où je vous ai connu et où, coïncidence, c'est moi qui ai signé le 16 juillet 1955 votre dernier “état de services”. Titulaire de la Légion d'Honneur, de la Médaille Militaire et de la Croix de Guerre TOE et 39-45, vous totalisez six citations dont l'une résume toutes les autres : “Commandant de Goum magnifique de calme, de cran et d'allant”, n'est-ce pas là la définition même du parfait officier de Goum ?

Je vous avais rendu visite dans votre ermitage du MONTEIL où vous aviez décidé de vivre dans une stricte discipline au milieu de vos souvenirs et je n'ai rien oublié de notre long entretien au cours duquel nous avons évoqué notre passé commun de Goumier et essayé d'envisager l'avenir qui nous suggérait

quelques inquiétudes. Finalement en bons vieux militaires nous nous étions quittés sur des mots d'espoir.

Cet espoir en l'avenir, il se concrétise aujourd'hui par la présence ici des jeunes de votre famille auxquels je puis affirmer que votre souvenir ne s'effacera pas de l'Histoire des Goums.

Vous êtes monté au Paradis des Goumiers. Là-haut, pensez à nous tous dont vous aviez obtenu ici-bas l'estime et l'amitié. Ne nous oubliez pas.

LE MONTEIL, 12 mars 1996
GÉNÉRAL FEAUGAS.

MADAME PIERRE DUBARLE

Madame Pierre DUBARLE s'est éteinte à Grenoble le 4 mars 1996. Elle était la veuve du Capitaine Pierre DUBARLE, mort pour la France le 15 décembre 1944 à la tête du 101^{ème} Goum. Nos bulletins ont évoqué à plusieurs reprises la mémoire de ce héros en particulier les bulletins n° 42 et 96. Nous rappellerons seulement le texte de sa neuvième et dernière citation :

"Ayant acquis une haute réputation de chef et de combattant sur les champs de bataille de Tunisie, d'Italie et de France, trois fois blessé et huit fois cité, est glorieusement tombé le 15 décembre 1944 à la tête de son goum à l'attaque du bois du Bonhomme, laissant à ses compagnons d'armes le souvenir d'un héros très pur et le plus bel exemple des vertus chevaleresques : bravoure, droiture, générosité !"

Mariés durant l'été 1937, Madame DUBARLE restait seule à trente ans avec cinq enfants de six ans à trois mois. Il est facile d'imaginer la vie de sacrifice de cette jeune femme pour élever la famille dont elle avait la charge. Pierre DUBARLE était gérant d'une propriété dans les environs de Meknès.

Rentrée en France en 1949, à Grenoble, afin de pouvoir mieux assurer la formation de ses enfants, elle le fit dans la foi et selon les traditions de leurs familles mais surtout elle sut maintenir vivante auprès de ses enfants la présence de leur père. Ceux-ci lui en ont gardé une grande reconnaissance.

Elle s'est éteinte à la suite d'une longue et pénible maladie qui lui retira petit à petit toute son autonomie, ce dont cette femme aussi énergique et indépendante souffrait particulièrement. Elle fut entourée dans cette épreuve par l'inlassable dévouement de sa fille aînée.

Le 7 mars, autour de son cercueil, étaient rassemblés ses enfants, dix sept petits enfants et trois arrière-petits enfants. Ils peuvent être fiers d'avoir eu de tels parents.

Le Général Le DIBERDER et les membres de la Koumia demandent à leurs enfants de croire à leur affectueuse sympathie.

LA KOUMIA
D'après les renseignements fournis par le Lieutenant-Colonel CHAURAND.

COMPLÉMENT A L'HISTOIRE DES AI

par Marc Meraud

Le complément de l'histoire des AI de Marc Meraud vient de paraître en recueil photocopié intitulé

Les AI témoignent

425 pages, 2 pages couleur, nombreuses cartes.

Prix : 150 F à la Koumia ou 180 F, franco de port, à adresser à La Koumia
23, rue Jean-Pierre Timbaud, 75011 Paris.

Nota : l'envoi demandera un certain délai en raison des nécessités de photocopie et de brochage.

BON DE COMMANDE

à retourner à La Koumia - 23 rue Jean-Pierre Timbaud, 75011 Paris

Nom et prénom : _____

Adresse : _____

Désire recevoir ____ exemplaire(s) du COMPLÉMENT À L'HISTOIRE DES AI de
Marc Meraud

Ci-joint chèque de _____ francs

A _____ , le : _____ Signature :

TRIBUNE DE L'HISTOIRE

LES RELATIONS ANCIENNES DE LA FRANCE AVEC LE MAROC (suite)

Dans les numéros 138, 139 et 140 des 3ème, 4ème trimestres 1995 et 1er trimestre 1996, nous avons commencé la parution de la très intéressante conférence faite par M. de Canival, au cours des affaires indigènes, le 9 mai 1927 à Rabat. Les deux premières parties relaient les prémisses des relations franco-marocaines du Moyen-Age à la fin du XVIème siècle. La partie actuelle retrace l'évolution de ces relations au cours des XVIIème et XVIIIème siècles.



Ce fut toujours à propos des affaires de piraterie que Louis XIV se trouva conduit à renouer des rapports politiques avec le Maroc. Un épisode est surtout connu dans les relations qu'il entretint avec Moulay Ismaïl, c'est celui où l'on vit le sultan marocain demander la main de la princesse de Conti, fille de Louis XIV et de Mlle de Vallière. Cet incident, auquel son caractère pittoresque a valu une légitime notoriété, sur lequel on fit des romans et qui servit d'amusement à toute la cour, risque de nous tromper sur le véritable caractère des relations franco-marocaines pendant les dernières années du XVIIème siècle. Les propositions matrimoniales du Sultan permettaient de croire ces relations infiniment plus cordiales qu'elles ne furent en réalité. Elles débutèrent par des coups de canon. Aux environs de 1670, les pirates de Salé avaient fait preuve d'un regain d'activité qui n'était plus imputable à la seule initiative privée de pirates, car certains d'entre eux travaillaient pour le compte du sultan Moulay er Rechid. Louis XIV, qui désirait depuis longtemps entreprendre une action d'ensemble contre la piraterie barbaresque, profita de la liberté que lui laissait la paix de Nimègue, conclue en 1679. En 1680, le chef d'escadre Château-Renaud vint bloquer le port de Salé, détruire plusieurs de ses corsaires et interrompre son commerce. Il était en même temps chargé de négocier une paix qui mit un terme à la piraterie et donna au commerce toute sécurité. Mais Moulay Ismaïl était alors en campagne. Son khalifa, le caïd d'El Ksar, mal disposé pour la France, ne consentit à signer, après de longues discussions, le 13 juillet 1681, qu'un traité qui ne donnait pas satisfaction à la France et que Louis XIV refusa de ratifier. Ce qu'apprenant Moulay Ismaïl qui, malgré tout, désirait traiter avec la France, envoya un ambassadeur qui signa, à Saint-Germain-en-Laye le 29 janvier 1682, un traité acceptable pour le Roi. Louis XIV à son tour envoya au Maroc en ambassade un officier de marine, le Baron de Saint-Amans, qui obtint du Sultan la ratification du traité. Pourtant, ce traité demeura lettre morte. Malgré les signatures échangées, les deux parties n'arrivaient pas à s'entendre sur la grave question du rachat des prisonniers. A vrai dire, la France n'y mettait guère plus de bonne volonté que le Sultan. Elle voulait racheter tous les captifs français du Maroc, mais Colbert tenait absolument à conserver les Marocains employés aux chiourmes sur les galères royales. Rien, paraît-il, ne valait les Marocains comme rameurs. De son côté, Moulay Ismaïl prétendait qu'on lui rendît les galériens mais n'acceptait de libérer que les esclaves, vieux, malades ou qui ne lui servaient à rien. Pour ceux qu'il employait à sa cour ou à ses constructions, il trouvait toujours de bonnes raisons pour ne pas les libérer. Il faut joindre à cela des affaires compliquées de prises maritimes qui soumettaient le texte du traité de 1682 à des interprétations françaises et marocaines entièrement divergentes.

On réglait assez facilement les cas les plus simples lorsque Français et Marocains se trouvaient seuls l'un en face de l'autre. Mais il y avait des cas où les prises passaient de main en main ; où un vaisseau anglais pris par un corsaire marocain était confisqué à celui-ci par la marine française qui le considérait comme anglais alors que Moulay Ismaïl prétendait qu'on le traitât comme marocain.

Il n'était pas possible de s'entendre. Aussi les relations entre les deux cours furent-elles souvent des plus tendues. De temps en temps, la France, pour intimider le Sultan, faisait sur les côtes marocaines une démonstration navale. Mais la politique française à l'égard du Maroc manquait de continuité. En réalité, Louis XIV s'inquiétait fort peu du Maroc. Depuis le traité de 1682 avec la France et depuis ceux de 1684 et 1685 conclus avec les autres barbaresques, la piraterie n'était plus guère gênante. Louis XIV était donc disposé à accueillir avec bonne humeur les incartades de Moulay Ismaïl, qui alla jusqu'à lui écrire en 1684 des lettres d'une impertinence que le Grand Roi n'aurait tolérée d'aucun souverain d'Europe. Venant du sultan du Maroc, cela n'avait pas d'importance.

D'autre part, si démesurément orgueilleux que fût Moulay Ismaïl et si ignorant des choses d'Europe, il était pourtant sensible au prestige de Louis XIV et désireux de ne pas rompre avec lui. Mais il voulait jouer au plus fin. Ce fut lui, par exemple, qui en 1692 fit à Louis XIV des avances qui amenèrent la France à envoyer une nouvelle ambassade au Maroc. Mais quand l'ambassadeur Pidou de Saint-Olon arriva en juillet 1693, il fut mal reçu et ne put rien conclure. L'humeur du Sultan avait changé, en grande partie parce que la guerre de la Ligue d'Augsbourg venait de mettre aux prises l'Angleterre et la France et que Moulay Ismaïl se demandait si le roi de France était vraiment aussi puissant qu'il avait cru.

Louis XIV ayant triomphé de la coalition, l'escadre de Château-Renaud revint en 1698 faire une démonstration devant Salé et le Sultan comprit le danger qu'il y avait à rester l'ennemi de la France. Il se décida donc à envoyer à Paris son amiral Ben Aïssa pour négocier un traité. Ben Aïssa fut bien accueilli surtout pour des raisons de pittoresque et de curiosité. Il joua admirablement son rôle et fut pendant quelques semaines l'idole de Paris. Cette fois encore, on ne put s'entendre sur les échanges de prisonniers et Ben Aïssa rentra au Maroc sans avoir rien signé. Mais il fit à son souverain des descriptions si enthousiastes de Paris et de l'accueil qu'il avait reçu que l'ambassade de 1699 fit faire, à n'en pas douter, un grand pas à l'influence française au Maroc.

Ces bonnes dispositions se manifestèrent de la manière la plus inattendue par la demande que fit Moulay Ismaïl de la main de la princesse de Conti. Toute la cour s'en divertit pendant quelques jours et l'on en fit des chansons. Le ministre Pontchartrain répondit par une lettre fort sèche dont Moulay Ismaïl demeura profondément blessé. Une incompréhension réciproque rendait inefficaces tous les désirs d'accord. Moulay Ismaïl, en toute bonne foi, se jugeait au moins l'égal de Louis XIV ; mais, d'autre part, Louis XIV ne se rendait pas exactement compte de ce qu'il y avait de sens politique et de véritable grandeur sous les extravagances de Moulay Ismaïl. Le résultat, c'est qu'on laissa échapper l'occasion de signer avec le Maroc une paix solide, d'y installer pour longtemps la prépondérance de notre influence et de notre commerce.

Pendant toute la fin du règne de Moulay Ismaïl, les relations avec la France sont franchement mauvaises ; incohérentes d'ailleurs puisque les consuls français restent au Maroc jusqu'en 1722 et que le commerce continue, d'ailleurs en déclinant, tandis que les corsaires marocains continuent d'amener des captifs français aux géôles de Meknès.

LES GOUMS MAROCAINS DANS L'HISTOIRE

Le 4 mars 1996, Monsieur AUGARDE, ancien ministre, avait organisé, dans la salle Clemenceau du Sénat, une conférence sur les Goums marocains.

Plus de 200 personnes y assistaient.

Nous publions ci-après les textes des conférences prononcées par le Général LE DIBERDER et Monsieur AUGARDE.

Conférence prononcée au Sénat, le 4 mars 1996, par le Général LE DIBERDER sur les Goums marocains

Chers Amis,

Monsieur le Ministre AUGARDE m'a demandé de vous parler du goumier en introduction à la conférence qu'il va prononcer devant vous sur les actions de guerre des goums marocains.

J'ai quelques scrupules à le faire car vous les connaissez bien, Monsieur le Ministre, vous avez vécu avec eux des heures de souffrance, mais aussi des heures de victoire inoubliables.

En vous adressant à moi, vous avez pensé à celui qui a vécu en tribu, s'est efforcé de connaître leur histoire, là où vécut nos goumiers, leur famille et là où ils sont retournés après, terminer leur vie.

Vous avez peut-être de la difficulté à imaginer la réalité de ces guerriers entrés maintenant dans la légende.

Nous les laissons, il y a quarante années, déjà deux générations, nous les laissons au Maroc, où ils constituaient l'essentiel de l'Armée du Royaume tout naturellement, car s'ils étaient aux ordres de cadres français, supplétifs dans l'Armée française, ils constituaient des troupes de souveraineté, dépendaient du Maghzen, le gouvernement marocain. Les cadres des Affaires Indigènes agissaient pour ce gouvernement, contrôlant les chefs marocains, la justice pénale rendue par ces chefs et au civil par les juges des tribunaux coutumiers, car les officiers étaient commissaires du gouvernement chérifien.

De 1908 à 1956, le goumier allait servir son pays sous notre autorité, le pacifier, lui permettre d'entrer dans le monde moderne.

Nous allons très rapidement retracer son rôle, donc nous ne pouvons éviter de rappeler en grandes lignes l'histoire de l'action de la France au Maroc pendant cette période.

A la suite de graves incidents au début de juillet 1907, le Général DRUDE débarque à Casablanca avec un corps expéditionnaire peu important :

Six goums algériens en faisaient partie. Des auxiliaires indigènes étaient jugés nécessaires pour le contact avec les populations et montrer aux Marocains l'exemple des relations cordiales nouées en Algérie entre la France et les sujets arabes et berbères.

Ils étaient sous le commandement d'officiers de renseignement et d'Affaires Indigènes, cavaliers alertes, dévoués à leurs chefs, aptes aux escarmouches et razzias.

Mais ils pouvaient rester éloignés de leurs familles, leur séjour était de quatre mois au Maroc. Ils n'avaient pas d'uniforme mais portaient, enroulée autour de la coiffure, une pièce d'étoffe écarlate pour les distinguer des gens du pays.

Pour la protection de la ville de Casablanca, le Général DRUDE étend l'occupation au delà du périmètre urbain jusqu'à Médiouma.

En janvier 1908, le Général d'AMADE remplace le Général DRUDE et décide d'étendre la protection à l'ensemble de la Chaouïa vers Settat.

Il semble utile de rappeler la situation au Maroc en 1907.

Le Sultan Abd el Aziz règne à Fez. Depuis Moulay er Rachid, contemporain de Louis XIV, seules les tribus guich, tribus d'origine arabe, fournissent au sultan les contingents qu'il lève selon les besoins, en particulier pour la collecte de l'impôt.

A Fez, un essai d'armée régulière instruite par des instructeurs étrangers se met en place depuis la fin du siècle dernier.

Le pays soumis à l'autorité du Sultan est réduit à la zone non montagnaise. Le Sultan s'efforce de maintenir les liaisons entre les villes impériales, Fez, Meknès, Rabat, Marrakech. Tanger tient une place spéciale.

En réalité, chacun ne compte que sur sa défense personnelle, tout homme est armé et assure sa propre protection.

En 1905 l'ingénieur POBEQUIN, avec deux officiers de notre Marine, transportés sur un yacht à vapeur, avait reçu mission de dresser, avec discrétion, la carte de la côte et des fonds marins depuis la pointe nord jusqu'au sud.

Il rapporte des souvenirs précieux, entre autres, que la contrebande d'armes est florissante, que tous les hommes sont armés. S'étant adressé à l'un d'eux, lui ayant demandé quel était son Sultan, il reçut une réponse énergique : «Voici mon Sultan !» et l'homme tapait sur la crosse de son fusil.

Le pays vit dans l'anarchie, parfois sous la domination de chefs locaux.

La montagne appartient aux tribus berbères, le bled siba, en dissidence contre le pouvoir central. Des chefs s'imposent à chaque tribu, arment leurs gens, luttent entre eux.

Devant la carence de l'autorité, des prétendants au trône émergent et recrutent. L'insécurité règne partout. Aussi le commandant du Corps expéditionnaire va-t-il chercher à élargir la protection de sa zone

de débarquement, tout en préservant l'autorité des chefs marocains locaux qui accepteront notre commandement pour le maintien de la paix civile.

Le Général d'AMADE, pour assurer la pacification établie au pays Chaouïa, forme à la date du 1er novembre 1908 six goums mixtes marocains, chacun comprenant 150 goumiers à pied et 50 goumiers à cheval ; implantés chacun à des points névralgiques de la région et recrutés dans ses tribus, encadrés par des officiers et sous-officiers français, certains d'origine algérienne : un capitaine, trois lieutenants, cinq sous-officiers pour recueillir des renseignements, expliquer notre action. Pour combattre des adversaires fanatiques et bien armés, il fallait des hommes solidement instruits dans l'action militaire et fortement encadrés.

C'est à ce double besoin que répondit la création des goums mixtes de la Chaouïa.

Chaque gomme forme corps. L'officier de renseignement en dispose selon ses besoins. Le goumier pourvoit à sa nourriture, à celle de sa monture, qui lui appartient. Il est armé du fusil 1874 à baïonnette. L'ordre précis qu'habillement et équipement seront des plus simples : une djellaba pour les fantassins, un burnous pour les cavaliers.

La prime d'engagement, à l'époque, est de 50 F, la moitié versée au début, la seconde à la libération. Le goumier s'engage pour un an, le fantassin touche par jour 1,75 F et le cavalier 3,00 F.

En opération, le gomme vit sous la tente. A chaque arrêt, il détache des sentinelles. Au bivouac, comme toutes les troupes en Afrique du Nord, il le protège par une murette, tout de suite édifiée, les guetteurs surveillant les alentours.

Lorsque le gomme doit rester et tenir un poste, il construit sa kechla, protégée elle aussi par un mur. Là, le goumier peut vivre en famille, un logement est réservé aux célibataires, l'un d'eux assure la nourriture et la cuisson sur le kanoun au feu de bois. Les denrées, le mouton, sont achetés au souk. En opération, le comptable du gomme peut distribuer, contre remboursement, le nécessaire : la farine par exemple. S'il s'agit de se déplacer, le goumier emmène sa nourriture pour trois ou quatre jours. Le sous-officier comptable tient le registre d'engagement, celui de la paye, celui des livraisons des denrées. Le commandant de gomme, chef de corps autonome, est seul responsable de sa gestion et des finances. Il verse un pourcentage à un fonds de soutien à la caisse centrale, qui peut venir en aide à une unité en grosse difficulté : grosse catastrophe naturelle, engagement de guerre sévère avec pertes graves. Régulièrement, l'intendant vérifie comptes et registres.

Au fur et à mesure des progressions du corps expéditionnaire le nombre des goums ne cessera d'augmenter et leur style de vie évoluera.

En 1912, au moment des événements de Fez qui aboutiront au traité du protectorat et à la désignation du Général LYAUTEY avec pleins pouvoirs, nous comptons 12 goums armés maintenant du fusil 1886 et leur rôle deviendra primordial dans les différentes tâches de la Pacification et pendant la crise de la guerre du Rif.

Il s'agit d'une troupe de supplétifs groupés dans une unité adaptée à l'esprit de la tribu, pouvant rester seule dans les postes au contact de la dissidence alors que les troupes régulières ont quitté la région pour une zone de repos, par exemple, l'hiver, ou une autre zone d'action.

Après 1912, la mission du goum s'amplifie, il s'agira de l'unification du pays, de sa pacification. Sa mission sera toujours guerrière dans un groupement. Troupes légères d'avant-garde et de poursuite, en soutien de l'action des partisans protégeant les troupes régulières pendant la progression des gros en tenant les points hauts, surveillant l'ensemble du terrain, protégeant aussi les axes de communication pour la sûreté de l'acheminement des ravitaillements ou des évacuations. Mis à la disposition des officiers de renseignement, que l'on appellera bientôt Officiers des Affaires Indigènes, le rôle du goum sera toujours politique, car il reste au contact des tribus que l'on veut soumettre et rallier à l'autorité du Sultan, à l'autorité du Maghzen.

Et les goums, qui ont magnifiquement pacifié la Chaouïa, vont voir modifier leur recrutement car les Arabes connaissent moins bien la montagne et ils seront remplacés par les Berbères issus des tribus montagnardes belliqueuses.

Ces tribus seront le réservoir où vont se recruter les fameux goums et les tabors marocains de la Campagne 1940-1945. Car, comme le rappelle le Colonel SAULAY, il s'est passé dans ce pays un phénomène peut-être unique dans les annales coloniales de la France : «Les populations berbères des trois Atlas et du Rif se sont littéralement données au conquérant français après lui avoir opposé une résistance farouche, sauvage. C'est là dans ces montagnes où jamais aucune mehabla d'aucun Sultan n'avait osé s'aventurer que nous recruterons nos meilleurs auxiliaires. Ceux-ci s'attacheront à leurs chefs français, officiers, sous-officiers, dans un climat de totale et réciproque amitié, les suivront fidèlement sur tous les sentiers de la guerre, au Maroc d'abord, puis dans tous les combats menés par notre Armée d'Afrique».

La tribu soumise fournit avec son chef, selon la tradition, des partisans qui vont, comme un essaim d'abeilles, entrer en contact avec la tribu insoumise. Cette action est connue d'eux, ils la pratiquent depuis des siècles, s'enlevant les troupeaux, pillant les villages.

Robert MONTAGNE nous dit : «L'appétit du pillage qui sommeille toujours dans l'âme des hommes de tribu les incitant à organiser contre les insoumis les expéditions de guerre destinées à réparer les pertes qu'ils avaient eux-mêmes subies dans leurs biens. Il faut, pour juger de la force de ce sentiment, avoir observé lors de la destruction d'un village ennemi, la formation d'une colonne d'hommes, de femmes et d'enfants, semblables à des fourmis ou à des termites, qui razzient le menu bétail et les volailles, arrachent les poutres, emportent la vaisselle et ne laissent derrière eux que le squelette décharné d'un village transformé en amas de pierres où ne subsiste plus la moindre trace d'homme. C'est ainsi qu'à la Guerre Sainte conduite contre l'infidèle, le roumi, succédait rapidement une guerre de pacification retournée contre la dissidence. La formation d'un bloc puissant de tribus ralliées faisait pression successivement sur le Moyen Atlas, l'Atlas Central, le Saghro.

Car avec ses partisans, l'Officier de Renseignement, l'Officier des Affaires Indigènes, tout en combattant, recherche à renouer les contacts qu'il a déjà pris pendant l'hiver au souk, au dispensaire de son poste qu'il tient avec son goum.

Derrière les partisans, et les soutenant, le goum protège, éclaire la colonne. Ainsi, par bonds successifs, la pacification gagne. Les tribus, l'une après l'autre, demandent la paix, «l'aman», égorgent le taureau, «la targuiba», et ainsi la soumission totale est obtenue en 1934. Mais pour un groupe de guerriers du Moyen Atlas, engagés dans nos colonnes pour encercler et réduire le Saghro, les derniers dissidents rejoints du reste, par pas mal de vrais bandits, à l'issue d'un des derniers combats, parlant à leur officier

avec cette familiarité respectueuse qu'ont les Imazighen, les Berbères, les hommes libres avec ceux qui les conduisent à la guerre : «Voici le dernier combat. Depuis vingt ans, nous nous battons pour arriver à ce jour. Désormais la vie n'a plus pour nous d'intérêt. Il n'y aura plus rien à faire dans la vie sinon de compter les moutons ; les enfants qui naîtront de nous ne seront plus des hommes.»

Ils ne savaient pas les perspectives qui allaient s'ouvrir pour eux avec la guerre en Tunisie, Corse, Italie, France, Allemagne et Indochine.

A ce moment, en 1934, il y a 51 goums, soit près de 10 000 hommes.

Donc, revenons à notre gommier, appelons-le Moha. Ancien dissident, il a baroudé contre l'officier des A.I., après la soumission de sa tribu, il est devenu partisan dans la Harka de son cheikh, puis tout naturellement, la partie gagnée, s'engage pour un an au goug. D'ordinaire, on le voit arriver après la moisson, il espère gagner un peu d'argent et retrouver au goug un cousin, un frère, quelqu'un de son douar, de sa fraction. Mais le commandant de goug veille à diversifier son recrutement pour éviter des clans trop puissants.

Moha a couru le djebel, derrière un troupeau, aidé aux labours entre les touffes de doum dans une rocaille déjà humide après la première pluie d'automne.

Capable des plus longs trajets sur les rudes pistes de sa montagne, sa démarche souple, il rase le sol en longues enjambées tel une bête sauvage, ou trotte des heures, sa djellaba retroussée, un bâton derrière sa nuque reposant ses deux bras.

Il sait aussi se tapir des heures, se fondre dans le paysage surveillant la course des chacals après les lièvres ou les perdreaux rouges : il observe, note tout, identifiant vite ce qui bouge là-bas au loin. La nuit n'est pas non plus un obstacle pour lui. Imagine-t-on combien les gens se déplacent entre crépuscule et aurore, d'une tente à l'autre, de tigherm en tigherm ? Quelques dattes, figues sèches, morceaux de pain, apaisent sa faim ; l'eau de la source bue en chemin et le verre de thé à la pause étanchent sa soif.

A n'importe quel moment, qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il neige, il saura toujours faire du feu et présenter à son chef un verre de thé.

Pour rameuter les brebis égarées du troupeau, il lance une pierre par un jet vigoureux qui atteint son but avec précision. De son couteau, solide dans sa main, toujours aiguisé et pointu, il égorge n'importe quel animal.

L'entraînement n'est pas compliqué avec des recrues ayant au naturel les qualités propres au guerrier. Savoir utiliser une arme ? Il en rêve depuis son enfance, il en a le culte, celui des munitions aussi qu'on achète à prix d'or en cachette sur les souks.

Enfin, il a appris à fouiller, avec les femmes du douar, le terrain après le passage des troupes, qui laissent toujours des munitions tomber de leurs cartouchières. Bien qu'il ait rarement dépassé les limites de sa vallée, la vue de paysages nouveaux ne le surprend pas. L'aventure lui plaît. Il a confiance. Il sait s'adapter.

Au combat, le rôle du chef est primordial. Il a les yeux fixés sur lui. Il le protège, sait se sacrifier et

donner sa vie pour lui. Il est son sahab, son homme-lige. Il apprécie sa justice, son courage. Il est difficile aujourd'hui de se rendre compte de la nature des liens qui se sont établis entre eux.

Aux six goums de la Chaouïa, depuis 1908, chaque étape de la pacification a ajouté une génération nouvelle.

A la fin, ils sont implantés en montagne ou dans le sud, de l'Atlantique à l'Algérie, du Rif au Sahara.

Au cours des actions, de patientes transformations les ont adaptés aux choses, aux gens, aux pays nouveaux.

L'appellation Goums Mixtes au début représentait seulement une troupe de fantassins et de cavaliers ; elle a pris, par la suite, un sens beaucoup plus étendu.

Le canon, quand il l'a fallu, inspire une crainte salutaire, le gommier est devenu artilleur.

Dans la Haute Montagne, la neige, le gommier a appris à chausser raquettes et skis pour chercher courrier et ravitaillement.

Au Sahara, les tribus ont des chameaux. Les goums qui les surveillent sont méharistes.

Même pour s'imposer plus sûrement, le dernier gougum né est motorisé.

Cavaliers, fantassins, artilleurs, skieurs, méharistes, motorisés, tels sont les goums qui aux quatre coins du Maroc montent la garde.

Il manque une petite escadrille ...!

Conçus pour favoriser toutes les initiatives heureuses, mais en s'opposant aux fantaisies néfastes, les goums constituent les troupes les plus économiques qui soient et celles qui répondent le mieux aux nécessités marocaines du moment.

Chaque gougum est un tout. En réalité, le commandant de gougum est le chef d'une grande tribu.

Il a donné à ses hommes la cohésion qui leur manquait quand ils étaient dissidents. Il a forgé l'outil dont il a besoin.

La tâche terminée, le gommier revient chez lui avec sa famille, ses enfants dans la kechla.

Là, il se sent à son tour le patron.

Comprenez l'intérêt passionnant de leur commandement, à base de liberté, d'initiative et de responsabilité.

La Pacification du Maroc est allée de pair avec la mise en valeur du pays. Le gommier y tient un premier rôle, quand il ne combat pas, il travaille à la construction des pistes ; imaginez un gougum martelant la chaussée, la dame humaine. Il bâtit les postes, établit les radiers, creuse les séguias pour l'irrigation, aménage les points d'eau. Ses enfants vont à l'école du poste tenue pas les épouses des officiers ou des

sous-officiers. Il élève le troupeau, cultive les pépinières, le jardin d'où on distribue les légumes à tous. Régulièrement, il s'entraîne au tir, assure la sécurité des déplacements de l'officier, participe aux tournées en tribus pour rappeler la présence de l'autorité.

Un encadrement berbère a été très vite mis en place, moqqadem est un sous-officier, maoun, brigadier ou caporal. Ils ont tous fait leurs preuves au combat.

Plus tard, on nommera par goum un moqqadem aouel, adjudant.

Ces cadres sont remarquables ; croix de guerre avec plusieurs citations, médaille militaire et légion d'honneur sur leur poitrine toujours arborées fièrement.

Libérés, souvent ils poursuivront leur service en devenant moghazni, chaouch auprès des chefs de postes.

La guerre de 1939 arrive, vous vous souvenez que dès sa déclaration, Sa Majesté Mohammed V mit toutes les forces du pays au côté de la France ; aussi dès 1940 un tabor se retrouva sur la frontière tunisienne.

Pour la première fois on regroupait plusieurs goums de souveraineté dans une unité de la valeur d'un bataillon d'infanterie. Il sera dissout à l'Armistice.

Le Colonel GUILLAUME réussissait à exclure les goums du contingent laissé à l'Armée de l'Armistice par les Allemands. C'étaient des troupes de souveraineté indispensables au maintien de l'ordre dans des zones d'insécurité ; la pacification est récente.

Dans chaque poste, le camouflage des armes, des munitions s'organisait. Plusieurs goums devenaient unités de travailleurs, permettaient de maintenir les effectifs de l'ensemble à 15 000 hommes. Les officiers se coiffaient de la casquette des mehallas, comme les contrôleurs civils.

Les exercices de tir, l'entraînement, les manœuvres se poursuivaient dans les montagnes.

Au printemps 1942, on vit un goum obligé de rejoindre son cantonnement par une étape de nuit de 90 kilomètres pour se présenter calmement au travail le matin au contrôle de la Commission d'Armistice.

Si bien que dès l'hiver 1942-1943, après le débarquement américain, furent constitués deux groupes de tabors marocains, celui du Commandant LEBLANC, celui du Commandant LATOUR.

Chaque groupement de tabors marocains (GTM) comprenait trois tabors, chaque tabor, quatre goums, soit au total un gros régiment d'infanterie de montagne avec ses cavaliers et ses mulets. L'armement en Tunisie était celui qui avait été camouflé. Le gommier s'engageait alors pour la durée des hostilités. Il débutait une histoire extraordinaire.

PATTON, qui avait jugé de leur valeur en Tunisie, demanda un tabor pour la Sicile et les Américains acceptèrent d'armer et d'équiper 4 GTM pour le reste de la campagne.

Ils conservèrent leur tenue, leurs rezzas, leurs djellabas.

L'adversaire pensait avoir affaire à une horde de loups, increvables ; on les voyait partout lorsqu'ils étaient lancés dans l'exploitation.

Et quand le front se stabilisait, ils excellaient dans les coups de main, embuscades, stoïques dans la souffrance, acceptant la mort.

Les populations civiles en Italie dans les Abruzzes ont été terrorisées par leurs actions. On les accusa des sévices les plus graves. En réalité la discipline pratiquée par les chefs était impitoyable, tout flagrant délit sur les personnes était puni avec la dernière rigueur.

On ne doit pas être étonné de la peur ressentie par les pauvres populations terrées dans les grottes pendant des jours sous les bombardements de l'artillerie à la vue de ces moines barbus armés jusqu'aux dents, couverts de poussière, se souvenant des prisonniers italiens ramenés par eux par milliers en Tunisie à la suite de leurs coups de main audacieux.

Il faut retenir que l'enchevêtrement des unités et de leur ravitaillement ne facilitait pas le contrôle des responsabilités.

Cependant, après les combats en France, en Allemagne, les goumiers ont été très appréciés par les uns et par les autres, en Allemagne, par les femmes bien entendu. Il faut voir avec quelle émotion, les Vosgiens et les Alsaciens se souviennent chaque année de leur sacrifice et de leur présence.

Personnellement, je me demandais comment le goumier libéré allait revivre en tribu dans l'inconfort de la tente ou de la mechta après avoir connu la douceur de ce que nous appelons la civilisation.

Il n'y eut aucun problème à ma connaissance. On revoyait l'ancien goumier heureux, devenu plus riche grâce aux quelques moutons achetés avec son pécule. Du reste, après quelques moissons, il revenait s'engager pour retrouver son ancien patron, son hakem et repartait en Indochine.

Lorsque l'indépendance approcha, il n'y eut pas de révolté dans les goums, pas d'assassinat de cadres, mais petit à petit les moqqademin firent comprendre à leurs officiers et sous-officiers qu'ils ne commandaient plus, mais qu'ils assureraient eux-mêmes leur protection et celle des armes ainsi que la vie du goum.

Lorsque les goums défilèrent pour une dernière fois devant leur drapeau, tout naturellement, ils constituèrent les Forces Armées Royales, plusieurs camarades restèrent non loin d'eux pour servir de conseiller militaire.

Ainsi les goums marocains et leurs cadres, s'ils ont servi la France et avec quel panache, ont toujours et d'abord servi leur pays, le Maroc.

Ils l'ont pacifié, fait entrer dans la vie moderne. Le Maroc est fier de la gloire qu'ils ont glanée.

Monsieur le Ministre AUGARDE vous retrace maintenant leur épopée.

Les Goums marocains pendant les opérations de pacification et de la libération 1908-1945

Jacques AUGARDE

En janvier 1946, le Colonel Pantalacci, s'adressant à des officiers métropolitains, commençait ainsi sa conférence consacrée aux forces supplétives :

«Lorsque le Général d'Amade eut l'idée en 1908 de créer les six premiers groupes de goums marocains pour assurer la garde du «Balcon de la Chaouïa», qui fut le bastion avancé de la Mauritanie Tingitane tenue pendant plusieurs siècles par les Romains, on peut se demander s'il n'appliquait pas la méthode qu'avaient adoptée ces derniers. Car, en effet, le rapprochement est saisissant entre les deux méthodes d'emploi des Forces auxiliaires ou supplétives à vingt siècles de distance. Nos lointains prédécesseurs n'avaient-ils pas mis sur pied des unités mobiles composées d'autochtones avec un encadrement étranger au pays ? Et ces unités n'avaient-elles pas mission de protéger le «Limes» qui courrait du sud de Salé au sud de Fès, avec quelques postes placés en avant : pour abriter et recueillir les forces qui étaient appelées à opérer en avant du «Limes».

Pendant des siècles, les gouvernements de plusieurs pays, préoccupés par la nécessité de protéger les populations nationales contre les incursions d'éléments incontrôlés franchissant subrepticement la frontière, ou de garantir des tribus et leur patrimoine menacés par des voisins turbulents, avaient recours à des éléments bénéficiant d'avantages matériels de préférence à des unités régulières à l'entretien fort coûteux.

On trouvera donc dans l'empire chérifien des tribus Maghzen qui assuraient la protection du territoire soumis face au bled Es Siba.

Le Général Le Diberder a parlé de la fondation des goums mixtes marocains et de la participation à la pacification de la Chaouïa des goums algériens. Ils servirent seulement d'août 1907 à octobre 1908 et revinrent pour peu de temps en 1925 lors de la guerre du Rif.

Entre temps, des goums formés en Algérie, principalement dans les territoires du sud par des chefs traditionnels furent envoyés sur le front du nord et s'y comportèrent très courageusement. La levée des goums algériens avait posé de nombreux problèmes, dont celui des prises, mais surtout celui du cheval, celui-ci emmené par son cavalier pour guerroyer dans l'Occidental et qui manquait sérieusement pour l'exploitation domestique.

Aussi, dès le 1er juillet 1908, le Ministre de la guerre, le Général Picquart, pria le chef des troupes de Casablanca... «de rechercher dans la population de la Chaouïa les goumiers qu'on ne pourrait trouver qu'en nombre infime parmi les sujets algériens».

Les différentes formations supplétives apportèrent un concours précieux à la pacification du Maroc, entraînées par les officiers de renseignements puis des affaires indigènes, enthousiastes et actifs. Ils surent se servir des partisans mais, en tout premier lieu, des goums, excellent outil situé entre les troupes régulières et les méhallas.

Le besoin des goums ne cessait de se faire sentir et, en 1933, on comptait un effectif de 6 000 fantassins et de 2 000 cavaliers. La formation normale d'un goum se rapprochait de celle d'une compagnie augmentée d'un peloton.

Toutefois, certaines unités avaient des compositions différentes. Ainsi, le Capitaine Laffitte, commandant du poste de Tazouta dans le cercle de Sefrou, demandait que son 20ème goum soit allégé en cavaliers. La présence de deux pelotons lui paraissait inutile, d'abord parce que le terrain accidenté de la région était peu propice au combat à cheval, mais aussi parce qu'il lui était impossible de maintenir un effectif de 60 cavaliers «en raison de la pauvreté des indigènes du secteur, et de la situation financière du goum, obérée par les nombreuses pertes en chevaux remboursés au-dessus de leur prix d'achat». Ce chef de bureau était un étrange personnage. Un général passant une inspection lui demanda ce qu'il faisait en temps de paix... «La guerre, mon général!», lui avait-il répondu sans la moindre hésitation, car cela était vrai.

Engagé aux chasseurs d'Afrique à Tunis, il avait été un assez médiocre militaire; cassé deux fois, il avait attendu résigné la fin de son contrat. Celui-ci terminé, il s'était rendu dans les Balkans pour s'engager dans les Comitadjs bulgares et macédoniens pour combattre les Osmanlis.

Un officier turc ayant été fait prisonnier, il avait réussi à le faire échapper à une exécution sommaire et peu de temps après gagnait avec lui la première garnison Ottomane. Ayant passé plusieurs années à Stamboul, où il exerça divers métiers dont la médecine, il partit avec le grade de lieutenant dans la cavalerie légère impériale en Cyrénaïque et en Tripolitaine pour contenir l'invasion des Italiens. Ceux-ci l'avaient capturé le 15 août 1912 alors qu'il protégeait avec son escadron la retraite d'Osman Bey, défait à la bataille de Menscia. «Prisonnier, ainsi qu'il le répétait, par ces joueurs de mandoline», il dut suffisamment les agacer pour qu'ils enquêtent sur l'identité de Fedal Pacha et découvrent Léon Hippolyte Laffitte natif de Saint-Malo.

Considéré comme «droit commun», il connut un certain nombre de prisons italiennes avant d'être libéré ou de s'être évadé en sautant, comme il le prétend, du chemin de ronde du Castel Nuovo de Naples pour rejoindre à la nage un bateau battant pavillon tricolore. Rentré en France où la guerre allait commencer, il était muté sur sa demande dans l'infanterie et au 112ème organisait le premier corps franc se livrant à d'étonnantes manœuvres, coups de mains, embuscades, acquérant une réputation exceptionnelle. C'est ce capitaine, officier de la Légion d'Honneur en 1918, portant une croix de guerre «trainant jusqu'aux pieds», qui sera ce chef impitoyable rendant aux rebelles coup pour coup jusqu'au jour où ayant épuisé toutes ses chances, il était tué : c'était le 12 juin 1924.

La longue période de la pacification fut pour les cadres affectés dans les postes du bled, comme pour leurs épouses et souvent leurs enfants, ingrate, pénible et dangereuse. Ils subirent un isolement éprouvant, souffrant de l'éloignement des conditions habituelles d'existence de leur génération, d'un confort sanitaire et social à peine élémentaire. Ces hommes et ces femmes ont sacrifié le meilleur de leur jeunesse à l'accomplissement d'une mission dont l'aboutissement favorable les honore au même titre que la Nation chargée de participer à l'évolution d'un peuple belliqueux certes, mais noble et généreux.

L'unification a été payée cher. De nombreux notables, goumiers, mokhaznis, partisans ont été tués au cours des engagements mais sont aussi tombés, à leur tête et à leurs côtés, beaucoup d'officiers et de sous-officiers français.

Face à une dissidence redoutable, les combats furent acharnés et bien des victimes habitent toujours nos souvenirs. Ils s'appellent Faure, Sejourné, Guyetand, de Maistre, Payron, Legagneux assassiné par les Beni Ouarain en 1922, Sieurac, Timpagnon tué en entraînant deux sections du 39ème goum à l'assaut du Bou Gafer le 24 février 1933, Laennec, Resplandy, de Chapdelaine mort glorieusement en poursuivant un parti de rebelles fortement armés.

Avec eux ont péri pour la gloire de «l'Empire Fortuné» des sous-officiers animés d'un bel idéal, aussi compétents qu'efficaces, les adjudants Tournier, Lodin, les maréchaux des logis Méréchal, Lampert, Thiébaud, Wavrechin, les sergents Leblay, Roesch, Villesseque, le brigadier Rondot, le caporal Devald.

Avec les combattants, il convient de citer les interprètes comme M. Oustry éliminé au Tafilalet, des médecins le plus souvent victimes d'épidémies soignées avec abnégation, des militaires, les docteurs Auquier Accolas, Gibert, Rollin, Chevrant, You et Maillet, des civils, les docteurs Bonis, Poulain, Reboul, Chatinières, ou encore l'infirmière Mlle Frontault.

Le Capitaine de Bournazel, l'homme rouge, demeure une figure emblématique pour ses amis et un personnage mythique pour les adversaires du Makhzen. Les ultimes défenseurs du Sagho n'avaient-ils pas été obligés, pour le tuer, de faire spécialement fondre une balle d'argent ?

Il ne suffisait pas de se battre pour accomplir la tâche dont la France était chargée auprès du gouvernement marocain. Il fallait établir des contacts, ce qui faisait dire au Général de Lamothe au Capitaine Justinard en le désignant pour Tiznit : «Vous allez là-bas pour boire des tasses de thé...» Et plus tard, le Colonel Chardon réclamait l'envoi aux tribus de pain de préférence à des obus.

Les officiers des affaires indigènes, s'ils furent des combattants téméraires entraînant sans relâche leurs forces auxiliaires, se révélèrent des négociateurs habiles avant d'être des administrateurs, justes et imaginatifs.

Avant de gouverner, il fallait convaincre et pour convaincre des interlocuteurs souvent fuyants, user de stratagèmes. Les chefs de postes, de bureaux, de cercles les recherchèrent et les utilisèrent avec astuce et sagacité.

En août 1931, quand le capitaine Parlange installa son bureau des affaires indigènes à Tounfit, les Ait Haddidou, habitants de la région, avaient fui dans la montagne devant l'arrivée des goumiers et des moghaznis. L'officier n'eut qu'une idée «reconquérir ces paysans par leur âme même de paysans...». Il acheta les plus belles semences d'orge et de blé qu'il put trouver et emblava les sols devenus incultes. Aidé des goumiers et de leurs mulets, il laboura, arrosa, si bien que jamais la moisson n'avait été aussi belle.

Alors, il dépêcha des émissaires auprès des fugitifs pour leur dire: «La récolte est prête. Nous l'avons semée pour vous et pour vos enfants. Venez vous-mêmes cueillir ce que votre terre a produit. Vous ne serez l'objet d'aucun ennui, acceptez seulement la suzeraineté du Sultan ami de la France». Ils hésitèrent puis, peu à peu, les familles gagnèrent leurs mechtas.

La pacification commencée dès le lendemain du traité de Fès le 30 mars 1912 se termina pratiquement le 18 mars 1934 par la revue militaire passée par le Général Huré, en présence des autorisés marocaines et françaises à Bou Izakarene.

Il n'avait pas fallu moins de 22 ans pour réaliser l'unité complète de l'Etat chérifien.

Au moment de la déclaration de la guerre en 1939, 126 goums étaient mis sur pied et en mai 1940, 15 groupements de 4 goums étaient constitués et trois de ces derniers appelés groupements de supplétifs marocains, conduits dans le sud tunisien, recevaient le renfort de 4 «feza». Deux de ces dernières purent effectuer des coups de main et juin 1940 reconduisit les uns et les autres vers leurs bases de départ.

Durant la période d'armistice, s'organisa le camouflage des effectifs dans des postes reculés et du matériel dans des caches, opérations qui permirent dès le lendemain du débarquement anglo-américain aux goums comme aux troupes régulières, de se porter sur le front de Tunisie aux côtés des alliés. Le premier groupe de Tabors marocains du Chef de bataillon Leblanc avait, à partir du 15 décembre 1942, pris place le long de la grande dorsale et, le mois suivant, le 2ème GTM du Commandant Boyer de Latour prenait position dans la chaîne d'Ousseltia.

Les gouierniers comme les réguliers allaient se battre avec un armement bien insuffisant par rapport à celui sophistiqué de leurs amis et de leurs adversaires. Malgré cette infériorité, les Marocains surent s'imposer par leur mobilité, leur vivacité, leur agressivité et les Anglo-américains ont retenu plusieurs de leurs opérations comme des modèles.

Le Lieutenant Schaffar ayant, avec son 4ème goug, réussi magistralement un coup de main le 5 février 1943, en entreprit un autre sur le même site du Kef El Rakerma le 18 du même mois, avec le 65ème goug du lieutenant Noël. Ce fut un beau succès mais le 4ème goug perdait son chef le lieutenant Schaffar, l'Adjudant-chef Bertrand et sept gouierniers tués avec deux du goug Noël ; 45 blessés étaient décomptés dans les deux formations.

Le Général anglais Howlett avait sur le champ adressé une correspondance au Lieutenant-Colonel Leblanc, nouvellement promu, dans laquelle on pouvait lire: «... Les coups de main qu'ont fait les gouierniers sur le Kef El Rakerma le 18 février 1943 ont été exécutés avec un élan et une détermination magnifiques. Je vous serais obligé si vous pouviez faire savoir à vos officiers et à vos gouierniers la grande admiration qu'ont nos troupes pour leurs exploits».

Le Capitaine de Mareuil, à la tête du 59ème goug du 1er Tabor du 2ème GTM, allait connaître avec le Capitaine de Rosemont une grande satisfaction. Celui-ci, dans la journée du 13 mai 1943, barrait avec ses hommes une route sur laquelle il stoppa deux officiers allemands porteurs d'un drapeau blanc, montés sur une motocyclette. Ayant manifesté leur étonnement de ne pas rencontrer des britanniques, ils déclarèrent venir négocier la reddition du Maréchal italien Messe, commandant en chef des troupes de l'Axe. L'entretien fut bref :

«Où le Maréchal devra-t-il se rendre ?»

«Ici»

«A qui devra-t-il remettre son épée ?»

«Au plus haut gradé présent... pour le moment, c'est moi».

«Comment le Maréchal sera-t-il traité ?»

«Avec tous les honneurs dus à son rang...»

Ils trouvèrent ce capitaine peu préoccupé de protocole ; il était d'autant moins que bombardé par l'aviation italienne en juin 1940, il attendait la défaite des troupes mussoliniennes avec une impatience non dissimulée. Impressionnés par les gومiers barbus vêtus de djellabas défraîchies et chaussés de nails usagés, ils demandèrent l'autorisation de poursuivre leur route afin de rencontrer des vainqueurs... plus policés, ce qui leur fut accordé.

Les gومiers ne savaient que faire de leurs prisonniers et ne se donnaient même pas la peine de les conduire à leur lieu de détention, ils se contentaient de leur en indiquer le chemin....

Les forces supplétives avaient engagé en Tunisie deux GM, un Tabor le VIème et un Makhzen mobile qui firent une entrée fracassante dans la guerre moderne. Le Colonel Leblanc reconnaissait : «Leur aisance dans les régions boisées et accidentées où ils pouvaient employer leurs qualités de guetteurs patients, de tireurs adroits, leurs aptitudes ataviques de s'infiltrer, de s'orienter, d'utiliser le terrain», ajoutait «leur résistance à la fatigue, au froid, à la faim, leur accordent une incontestable supériorité sur un ennemi européen...».

Le Lieutenant-Colonel Boyer de Latour remarquait en avril 1943: «Le moral des gومiers frise l'insolence. Ils jouissent d'une véritable popularité. Les troupes régulières en arrivent à prôner leurs défauts, que nous combattons pourtant de toutes nos forces...». Il prévoyait ainsi les prochains jours de Tunisie: «Les deux grands alliés du gومier, la nuit et la vitesse contribueront à l'aider dans les succès de sa marche en avant».

Pour la conquête de la Sicile, l'armée française fut représentée par un Tabor, le IVème, celui du Commandant Verlet. Du 14 juillet au 14 août 1943, il se battit fort honorablement, apprécié par les GIS plus que par les services politiques américains trop attentifs aux affabulations des paysans insulaires.

Le 2ème GTM participa à la libération de la Corse à partir du 23 septembre. Ses hommes se distinguèrent au Monte Albano, à Barchetta, à Saint-Florentin, au Col de Teghime, et c'est le 73ème gوم du Capitaine Then qui entra le premier dans Bastia.

Le débarquement de l'Ile d'Elbe permit aux Marocains de Boyer de la Tour de cueillir de nouveaux lauriers : mis à terre à partir du 17 juin, ils furent de tous les engagements depuis Spiggia de Fonza jusqu'à Porto Longone.

Les pertes avaient été sensibles comme pour les coloniaux et autres corps engagés, si bien que le journal de l'armée américaine «Stars and Stripes» pouvait écrire : «La Marine estime que l'invasion de l'Ile d'Elbe a été le plus dur de tous les débarquements en Méditerranée».

Les alliés envahirent non sans difficultés le sud de l'Italie à compter du 8 septembre 1943. Les Français étaient invités à envoyer un corps expéditionnaire. Il allait se composer de quatre divisions, la 2ème DIM, la 3ème DIA, la 4ème DMM et la 1ère DFL (DMI) et trois groupes de Tabors marocains.

Fin novembre, le 4ème, commandé par le Colonel Soulard (par la suite par le Colonel Gauthier) arrivait

en Campanie et montait immédiatement en ligne, mis à la disposition de la 5ème armée américaine. Engagés précipitamment, certains goums n'ayant ni leurs mitrailleuses, ni leurs engins, subirent des pertes sérieuses aggravées par la rigueur du climat dans les Abruzzes.

Le 3ème GTM du Colonel Massiet du Biest, à peine à terre, était poussé en direction du Cairo où il menait des actions audacieuses. Le Général Juin ayant pris le commandement direct du CEF et connaissant parfaitement les meilleures possibilités des supplétifs, les employa dans des conditions plus réalistes.

A la cluse de San Michaelae, au Monna Casale, à la Mainarde, ils remportèrent de magnifiques succès, montrant leur adaptation à ce nouveau théâtre d'opérations. Possédant une connaissance parfaite du terrain, sachant déjouer les pièges de l'adversaire, «endurants et courageux», ils furent reconnus par tous les belligérants comme des combattants, «originaux et pleins de panache». L'hiver avait été insupportable, des marocains eurent les pieds gelés, plusieurs devinrent aveugles et quelques uns moururent de froid.

Au mois d'avril, le 1er GTM rejoignait les deux autres et le 11 mai, c'était la prodigieuse attaque en tête du Corps de montagne dont l'ossature était formée par les régiments de la 4ème DMM du Général Sevez.

Ayant fait tomber les premières résistances, les assaillants s'enfonçaient au cœur des monts Ausonia, Aurunci, entraient à Esperia, enlevaient le Monte Pezze, franchissaient la route d'Itri à Pico, coiffaient le col de Palombara et refoulaient les ennemis désorganisés dans la plaine de Frosinone.

Ils avaient accomplis d'extraordinaires faits d'armes : certes tentés par les actions individuelles, ils n'en accomplirent pas moins des mouvements collectifs fréquemment rapportés en raison de leur qualité d'exécution.

Le Général Chambe s'est fait l'écho d'un très heureux combat dirigé par le Général Guillaume en personne dans la région de Valle Piana, quelques jours après avoir franchi le Garigliano.

Les goumiers anéantirent deux bataillons imprudemment engagés. Les Marocains dissimulés attendaient l'ordre d'attaquer. Il arriva avec l'appel du chef «Zidou l'Goudem !»

«... D'un seul coup, sur les pentes qu'ils croyaient vides d'ennemis, les Allemands terrifiés ont vu à très courte distance se lever une nuée de goumiers, une véritable marée humaine dans un seul et affreux hurlement. Et l'avalanche comme un bloc a déferlé sur eux. Des milliers de démons, aux faces crispées de haine furieuse, bondissant de rocher en rocher, tirant tout en courant, la crosse du mousqueton serrée sous le bras, lançant des grenades, criant en berbère des injures de mort épouvantables, sont arrivés au contact à l'arme blanche. En tête et au milieu d'eux, les officiers et les gradés français bondissent et crient de la même manière en langue berbère. Mais ils n'ont pas besoin d'exciter leurs hommes. Ceux-ci ne se connaissent plus. Ils ont retrouvé l'atmosphère de leurs combats de jadis, dans le Rif ou l'Atlas, cette atmosphère d'embuscade, de surprise et de tueries au corps à corps qui les grise et les rend fous. Le combat est bref. Dans leur affolement, les allemands ont à peine eu le temps d'ouvrir le feu. Il leur a fallu aussitôt se défendre dans cette lutte d'homme à homme. Et là, ils ne sont pas de taille. En moins de cinq minutes, ils sont surclassés, submergés. De nombreux cadavres jonchent le sol. Des groupes de soldats Feldgrau crient qu'ils veulent se rendre, lèvent la crosse en l'air en cherchant à se hisser au-dessus de la mêlée sur des blocs de roches. Les officiers français hurlant dans le tumulte pour se faire entendre, donnent alors aux goumiers l'ordre de cesser le combat et de faire quartier. Tous les Allemands survivants jettent aussitôt les armes...».

L'affaire a été si vivement menée que les gnomiers n'ont eu que deux tués et neuf blessés...

Ils renouvelleront avec le même effet de surprise de pareilles actions, en particulier dans la zone du Faggeto.

Un major allemand fait prisonnier dans la première affaire expliquait le comportement décontracté des unités se portant vers les sommets : «Jamais nous n'aurions pensé les Français susceptibles de franchir les aiguilles de la haute montagne» et il ajoutait: «Vos noirs marocains, quels démons...».

Ces véritables «Djnoun» étaient injustement craints de leurs adversaires. N'étaient-ils pas accusés de tuer leurs prisonniers ? Cette information, contre vérité évidente, faisait partie de la panoplie de la Wehrmacht destinée à inviter les soldats plus ou moins découragés à résister avec acharnement.

On a beaucoup parlé des gnomiers détrousseurs de captifs. Que d'exagération !

Les éléments retardateurs «cueillis» sur les sentiers des Abruzzes ou de l'Apennin étaient souvent de «pauvres bougres» presque aussi pauvres qu'eux, ne possédant pratiquement rien... Des observateurs curieux se sont répandus en longs récits sur la vente des prisonniers :

«En Italie, relate encore le Général Chambe, s'est instituée une bourse aux prisonniers secrète avec cours officiel et cours en coulisse. C'est archi-défendu ! Malheur à qui se fait prendre. Mais le gnomier né malin ne se fait jamais prendre. De mai à juillet 1944, le prix moyen d'un simple soldat allemand oscille entre 500 et 600 francs, celui d'un oberleutnant atteindra environ le double, celui d'un officier supérieur le triple. Le général de brigade ou de division sera sans valeur étant fort rare et difficile à vendre sans se faire repérer. Un général allemand se s'escamote pas comme une muscade et l'histoire de sa prise est trop difficile à inventer. Son placement en est pour dire impossible». Aussi ces représentants de l'armée ennemie ne se rencontrent-ils jamais sur le marché noir des gnomiers.

«Le commerce des prisonniers deviendra réellement lucratif lorsque les américains l'ayant découvert, entreront dans le jeu. Ce sont des «boys» qui paieront largement sans discuter, ni lésiner. Le cours étant inscrit à la bourse de New-York, les prix monteront en flèche. Certains gnomiers aussi habiles guerriers qu'avisés négociants réaliseront ainsi de petites fortunes et enverront régulièrement de substantiels mandats cartes au pays natal...»

La vente de prisonniers s'est probablement produite mais nous ne pensons pas qu'elle ait pu se situer à un niveau important. Si en Tunisie, à la fin de la campagne, le nombre des Italiens capturés avait rendu le produit sans valeur, il n'en avait pas été de même du Garigliano, aux collines de Chianti car les chasseurs de haute montagne bavarois ne se laissaient pas retenir facilement.

Le 2 juin, les hommes en djellabas étaient entrés dans Segni, acclamés par la foule. La route de Rome était ouverte et sur l'Antique Via Cassilina déferlèrent bientôt blindés, tireurs nord-africains, conjointement avec les forces alliées. Le 5 juin au matin, les Généraux Clark et Juin parcouraient la ville éternelle, après que l'américain eut dit à son ami, saluant l'effort énorme accompli par les troupes de montagne : «Sans vous, nous ne serions pas là...».

Les combats reprenaient dès le 10 du mois et les gnomiers occupaient successivement Bagnolo, Santa Flora, et enlevaient avec les Tunisiens le Monte Amiata. La belle percée des troupes de poursuite

s'arrêtait aux abords de Siene.

Le commandant du XIème Tabor appréciait la fougue de ses montagnards «chargeant l'ennemi au pas de course ou agissant par surprise, avec une étonnante maîtrise...», alors qu'un de ses collègues notait «que le gommier est maintenant bien rodé et a pris sur l'Allemand un ascendant précieux. Dans les cas critiques, il a montré que ses réactions étaient splendides... Très à l'aise dans l'offensive, conscients de leurs supériorité dans le combat rapproché, les gommiers se sont conduits avec une bravoure et une volonté de vaincre dont les commandements amis apprécierent l'étonnante valeur».

Pierre Lyautey rapportait un propos recueilli au 3ème bureau de la Vème armée américaine : «Parmi tous les alliés, ce sont vos hommes, les gommiers, qui ont tué le plus d'Allemands. La statistique est excellente pour vous... Elle indique que vous avez beaucoup tué au couteau...».

Nombre de reporters se souvenaient de la prise du Marrone (situé à 1 770 mètres d'altitude) par le Vème Tabor du Chef de bataillon Parlange, fin décembre 1943 : «Par groupe de dix - selon le récit de Pierre Darcourt - les gommiers se glissèrent comme des loups dans la nuit glacée de la montagne. Leurs longues robes de laine à rayures brunes se confondaient avec les rochers. Pour cette opération de débordement, les gommiers ne portaient ni fusils, ni mitraillettes, seulement un poignard et un chapelet de grenades accroché à la ceinture. A l'aube, ils étaient à l'affût sur les crêtes après avoir escaladé un à-pic de huit cents mètres. A leurs pieds, les positions ennemies enfoncées dans le granit. Sur un signe de leur chef, les gommiers bondissaient, envoyaient leurs grenades dans les blockhaus et s'élançaient le couteau ouvert...».

Dans le courant de juillet, les goms, comme l'ensemble du CEF, étaient retirés du front... A cette occasion, le Général Alexander adressait un message au Général Juin : «A la bravoure de vos officiers et soldats j'apporte ma plus chaleureuse admiration et ma profonde gratitude pour les résultats qu'ils ont obtenu au cours de notre grande victoire sur l'Allemagne. La France peut être, à juste titre, fière de la vaillance de ses fils du corps expéditionnaire français. Quoi que nous réserve l'avenir et où que vous puissiez vous trouver, je suivrai votre fortune avec intérêt et fierté : la fierté que j'éprouverai d'avoir été votre commandant en chef. Que Dieu vous apporte sa bénédiction et que la chance soit avec vous...»

De Civita Vecchia, les Tabors gagnaient Ajaccio. En Corse, se trouvaient bientôt 12 000 suppléants prêts à connaître la Provence. La fête avait commencée sur l'Aréa de Campo de Oro pour se poursuivre sur les embarcations alliées, principalement sur les LST américains.

Les Marocains fréquentaient tous les lieux interdits, prélevaient l'eau dans les réserves des équipages, utilisaient la mousse des extincteurs pour arroser leurs camarades, lesquels avaient déjà été barbouillés de crème à raser ou de crème dentifrice alors que le papier hygiénique avait servi à faire d'interminables serpents.

Quand les marins «états-unistes» protestaient trop vigoureusement, ils leur déclaraient vertement, ayant le sens de la hiérarchie, qu'ils n'étaient que des deuxièmes cochons comme eux.

Les cadres étaient assez énervés pour que l'un d'eux, commandant de navire, déclara à un officier de Tabor : «Depuis le début de la guerre, nous avons transporté des drôles... mais comme les vôtres, jamais».

Le matin du 18, des milliers de gommiers regardaient s'approcher les côtes de France avec un sourire illuminé... Ces combattants n'allaient pas passer inaperçus, ainsi que l'a écrit Mme Edmonde Charles

Roux, dans "Elle Adrienne" : «Puis débarquèrent les hommes couleur d'écorce... C'étaient les Marocains. Leurs robes épaisses descendaient à mi-mollet et parfois leur couvraient la cheville. Elles avaient le pouvoir de les rendre invisibles. Le tissu d'effet prodigieux faisait qu'aussitôt dans la forêt, ces hommes se confondaient avec elle, devenaient fût, tronc, broussailles, souche, être ligneux et quand ils avaient rabattu leur koub, capuchon lié à la djellaba, ils prenaient un air étrange.

«La nuit venue - selon la collaboratrice du Général de Lattre de Tassigny - dans l'obscurité tiède, ils partirent donc à la recherche des meilleurs raccourcis. Ils avançaient par d'étroites tranchées. Toujours les poussait le tourment d'aller plus vite, toujours ils bondissaient au plus abrupt, comme une marée brune qui s'infiltrait sous le ciel sombre». Leur pas, toujours d'après le même auteur, méritait d'être observé, «pas infatigable de gardiens de troupeaux, pas léger, qui ne froissait ni les feuilles ni l'herbe des prés, comme celle des alpages à laquelle ils étaient habitués. Mais si on scrutait cette démarche de plus près, on comprenait qu'elle était l'effet d'un état de conscience particulier relatif à la marche, exigeant d'elle qu'elle ne laisse point de trace...».

L'inspiration guerrière de ces paysans, a-t-on écrit, faisait qu'ils n'avaient pas besoin d'ordres précis, mais de simples orientations : leur imagination leur permettrait d'engager les actions les moins classiques, souvent imprévisibles, toujours téméraires. On était loin avec ces «Fellahs» de l'application des règles habituelles, de la coordination inhérente au combat moderne. «Avec eux, la guerre était autre chose. Ils auraient pu appartenir à une autre armée».

Leur concours à la prise de Marseille fut primordiale et leur valut un chaleureux accueil dans les faubourgs et sur le vieux port.

Les Alpes, les Vosges, puis l'Alsace furent les terrains privilégiés pour leurs succès, où les engagements sévères avaient été incessants et des noms restèrent célèbres : la route Planois, la Croix des Moinats, Cornimont, les Hauts de Faing, Saint Amarin, le Bonhomme...

Les Allemands devaient même attaquer la nuit de Noël au carrefour de «Bethlehem» au pied du Noirmont avec des Tigres et il fallut un dur combat de nuit pour permettre aux Tunisiens du 4ème et aux gومiers du Commandant Leboiteux pour refouler ces assaillants résolus.

Alors que les Américains se préparaient à attaquer la ligne Siegfried avec d'importants moyens au nord, les Tabors recevaient l'ordre de la forcer en direction du carrefour de Langenberg, ce qu'ils firent le 23 mars avec des pertes importantes : le Chef d'escadron Abescat, commandant du 3ème Tabor était tué. Son prédécesseur le Lieutenant-Colonel de Colbert l'avait été en septembre dans la vallée du Queyras. Le Rhin franchi à Spire, les gومiers foncèrent sur Karlsruhe, Pforzheim et cependant que certains d'entre eux se dirigeaient vers la Forêt Noire, la région de Constance et l'Autriche.

Le 24 juin 1945, S.M. le Roi du Maroc et le Prince héritier Moulay Hassan assistèrent à la revue des troupes et félicitèrent les Marocains, les Français et les alliés.

Des gومiers allaient servir avec honneur, en Indochine, et peu de temps en Tunisie et en Algérie, mais la grande aventure de la libération de l'Europe de l'occupation nazie était terminée ; cette participation à la victoire des démocraties est toujours présente dans l'esprit des militaires marocains et de la nation toute entière.

Les montagnards regagnèrent leurs tribus pour y retrouver leurs familles, cultiver leurs champs et faire paître leurs troupeaux. Ils racontaient aux anciens, aux gens de leur âge et aux enfants, auditeurs émerveillés, cette longue guerre au cours de laquelle, conduits par des chefs admirés, pour la quasi totalité officiers des affaires indigènes et par des sous-officiers de toutes armes, ils acquirent un prestige inégalé. Cette réputation combien justifiée avait été chèrement acquise : leurs pertes d'après l'écrivain anglais Anthony Clayton avaient été depuis la Tunisie jusqu'à l'Autriche de 61 officiers, de 105 sous-officiers et de 1 472 goumiers tués avec 7 500 blessés et 4 prisonniers. Ce chiffre, quoique très faible, mériterait d'être vérifié. «Je ne sais pas comment faisaient les goumiers, déclarait le Général Leblanc, pris... ils revenaient toujours»

Lorsqu'à l'automne 1908 le chef du corps de débarquement, confiant dans la valeur de ces Marocains aimant à faire parler la poudre et marchant au canon avec résolution, tenait à les faire instruire et conduire au feu par des cadres français portant le plus déferent intérêt à l'Islam, à sa sociologie à sa culture.

Il leur demandait de développer, dans l'accomplissement d'une tâche qui s'avérait difficile, leur opiniâtreté, leur conviction, leur zèle et leur foi.

Il fut entendu pour l'honneur des forces supplétives, élément essentiel de solidarité entre nos deux pays. On connaît de nombreux témoignages montrant l'ampleur de cette fraternité les uns par leurs gestes, les autres par leurs écrits...

Aux Moqqadmines, aux Maounines, aux Goumiers morts ou disparus, leurs compagnons de combat français ont tenu à témoigner leur gratitude. Elle s'est traduite dans des récits, des ouvrages. Elle s'est manifestée avec une émotion particulière dans la « Prière pour nos frères marocains » citée dans la très complète histoire des goums, et des AI du Général Salkin, et des Colonels Saulay, Méraud et Morineau, dont voici la fin :

«Seigneur dans votre infinie bonté

«Malgré notre orgueil et nos défaillances

«Si vous nous faites à la fin de nos épreuves

«La grâce de notre béatitude éternelle

«Permettez que les durs guerriers de Berbérie

«Qui ont libéré nos foyers et apporté à nos enfants

«Le réconfort de leur sourire

«Se tiennent auprès de nous épaulé contre épaulé

«Comme ils étaient naguère sur la ligne de bataille

«Et que, dans la paix ineffable de votre Paradis

«Ils sachent, ô qu'ils sachent, Seigneur

«Combien nous les avons aimés»

On trouve encore cette gratitude exprimée dans l'inscription inspirée par le commandant Georges Salvy :

«A la Mémoire des Goumiers morts en guerriers pour la Grandeur du Maroc dans la fidélité à la France. Pour la Liberté dans leur Foi»

En hommage à l'ensemble des pacificateurs, comment ne pas citer l'invocation fameuse, inscrite sur une pierre de la montagne berbère :

«Passant marque un temps d'arrêt : songe un instant aux morts dont le sacrifice a permis que tu sois là sans crainte... Et maintenant tu peux aller.»

L'emploi des GTM et leur efficacité furent l'objet de commentaires chaleureux de la part des chefs américains, britanniques et français. Le Général Guillaume s'adressait ainsi à ses soldats: «Vous avez montré dans la bataille de Marseille, qu'entraînés pendant longtemps sur les champs de batailles de Tunisie, de Sicile, de Corse, d'Italie et de l'île d'Elbe, vous n'étiez pas seulement aptes à la guerre en montagne, vous avez accompagné les chars, livré des combats de rue, pris d'assaut des casemates bétonnées, forcé à la reddition des forts âprement défendus. Le commandement sait désormais qu'il peut tout vous demander».

Leur engagement dans les manœuvres de poursuite devait être conduit à bon escient en raison de la faiblesse de leur armement. Il convenait d'utiliser en toutes circonstances leurs inestimables qualités de hardiesse ; grâce à elles, jointes à leur souplesse, à leur félinité, à un instinct étonnant de la dissimulation, à une promptitude dans les gestes, une adresse sans erreur, une vigueur insoupçonnée, ils étaient - selon l'affirmation du Général Leblanc - dans les combats «d'infanterie contre infanterie toujours les plus forts».

Les goums firent preuve de la plus grande loyauté envers leur gouvernement et la France nation protectrice, pendant leur existence de près d'un demi-siècle, exactement 47 ans, 6 mois et 11 jours, du 1er novembre 1909 au 11 mai 1956 à 24 heures où cessant de figurer à l'ordre de bataille de l'armée française, ils étaient transférés à l'armée royale marocaine.

Le temps qui passe ne chasse point les souvenirs...

La Koumia, l'association des anciens des affaires indigènes et des goums marocains, avait voulu tenir son congrès de 1995 à Marrakech. Ses membres entendaient profiter du 50ème anniversaire de la Victoire pour exprimer leur gratitude à S.M. Mohammed V, dont la solidarité avec la France en 1940 avait constitué un salutaire réconfort, et aux soldats du Maroc pour les sacrifices consentis sur les champs de bataille, pour le sang versé et pour la gloire des armées françaises.

Tous ceux qui eurent la faveur d'assister à l'audience accordée par S.M. le Roi Hassan II, en présence de ses généraux dont les plus anciens portaient des décorations françaises, en gardent un profond souvenir.

Sa Majesté ayant invité le Général Le Diberder à parler, il s'exprima avec son habituelle sensibilité, soulignant le sens de sa visite et de celle de ses amis dans le royaume chérifien, rappelant l'aide militaire

de son pays à la France et aux alliés, évoquant aussi la manifestation au cours de laquelle le Général de Gaulle fit Compagnon de la Libération le Roi Mohammed V, avant de remettre à son hôte royal les trois ouvrages sur l'histoire des Goums et des AI.

Le Président de la Koumia avait affirmé : «Sire, nous n'oublions pas, nous ne voulons pas oublier». C'est aussi ce thème qu'adopta le Roi dont le présent, une très belle Koumia, enchantait les anciens AI et les goumiers. Il insista sur la valeur de la parole et celle de l'amitié :

«Vous avez raison mon Général, ajoutait le Souverain, de cultiver la mémoire car des peuples sans mémoire perdent leur identité, perdent leur personnalité.

Mais nous souhaitons que cette mémoire ne soit pas un simple exercice psychologique, ni qu'elle soit figée comme un kaléidoscope passant devant nous les événements qui se sont interposés ou juxtaposés dans notre vie.

Nous voulons que la mémoire soit une leçon et un enseignement pour ne jamais plus courir l'aventure.»

Les souvenirs nous permettent de nous instruire et d'établir des projections sur l'avenir pour construire une entente toujours plus fraternelle en dépit des agressions qui pourraient essayer de nous séparer.

Voici 90 ans, à la conférence d'Algésiras, la sagesse des puissances avait confié le soin à la France de seconder le Maroc, ce qu'elle a fait, comme le Maroc est venu à son aide quand elle fut menacée dans sa liberté.

Des volontaires la servirent tout en servant le Makhzen. Ceux qui vinrent d'Europe étaient aussi des hommes de devoir et de fidélité à leur mission nouvelle et à leur pays.

Pour fixer l'enthousiasme de ces hommes : soldats, administrateurs, médecins, on ne saurait mieux faire que de rappeler la devise choisie par le Capitaine Henry de Bournazel qui devait guider sa vie :

Mon âme à Dieu

Mon corps à la Patrie

L'honneur pour Moi

ARTICLES DIVERS

RÉCEPTION À L'AMBASSADE DU MAROC LE 15 AVRIL 1996

**Nous publions ci-après l'allocution prononcée par Monsieur
l'Ambassadeur du Maroc lors du thé de l'Amitié du 15 avril 1996.**

Cher Amis,

Permettez moi tout d'abord de souhaiter la bienvenue à tous ceux qui sont venus ce soir nombreux, officiers des affaires indigènes, officiers des goums marocains, anciens élèves des établissements français du Maroc et beaucoup d'autres amis venus de Paris et des autres villes de France, pour fêter ensemble avec nous cette rencontre symbolisant les liens affectifs qui unissent nos deux peuples à travers une histoire et une épopée communes.

Votre présence ici est le témoignage d'une page dense de notre histoire. Elle est aussi la manifestation de la volonté des acteurs d'une époque qui avait soudé notre solidarité afin de ne ménager aucun effort pour que les futures générations sachent perpétuer les souvenirs des sacrifices consentis, mais aussi les pages glorieuses que nous avons écrites ensemble.

Sa Majesté le Roi Hassan II en recevant le 2 juin 1995 la délégation de la Koumia, a rendu hommage aux efforts qu'elle déploie pour cultiver la mémoire, car a-t-il souligné, des peuples sans mémoire perdent leur identité, perdent leur personnalité. Nous voulons que cette mémoire, a-t-il ajouté, soit un enseignement pour ne plus jamais courir l'aventure et pour savoir qu'en tout état de cause, quelle que soit la nationalité de chaque individu et sa couleur, la vie d'un homme n'a pas de prix. Cette audience a effectivement fait date dans l'histoire des relations franco-marocaines.

Par un certain nombre d'actions d'envergure, telles l'organisation de voyages au Maroc, la tenue à Marrakech en mai 1995 de l'Assemblée Générale, la publication de trois tomes d'un volume imposant de plus de 1 500 pages sur l'histoire des Goums marocains, la Koumia a eu le mérite exceptionnel de nous restituer des périodes historiques qui font désormais partie intégrante de notre patrimoine commun.

Grâce à votre action, vous nous avez permis de célébrer l'histoire des troupes marocaines au sein des armées françaises et celle de la gloire des combats menés pour la liberté et la dignité de nos deux patries.

Un demi-siècle après la victoire du 8 mai 1945, vous avez restitué la période historique de 1908 à 1956 et mis au devant de la scène des images que tout le peuple marocain avait suivi à travers la presse et la télévision : les soldats marocains partis sur les champs de bataille pour la défense de souveraineté de la France et celle du monde libre en Corse, dans les Alpes, en Alsace et même en Italie, en Allemagne et en Autriche sous le drapeau français

Comment contenir son émotion en promenant son regard sur l'exposition des guerriers du Maroc

présentée au Centre Jean Moulin de Bordeaux en janvier 1994 ? Nous sommes particulièrement redevables au Musée des Goums du château de Montsoreau qui recèle un trésor de photographies, de textes et d'objets sur l'engagement de soldats marocains dans la célèbre division marocaine de montagne, dans les 69ème et 64ème régiments d'artillerie, mais aussi dans le 2ème groupe de tabors marocains du Colonel de Latour.

Ces soldats avaient répondu à l'appel de feu Sa Majesté le Roi Mohamed V pour la défense de la liberté et de la dignité du monde libre.

Il m'est agréable de souligner les moments forts de cette histoire dense et riche en événements à savoir la présence de Feu Sa Majesté Mohamed V à Strasbourg le 12 juillet 1939 au défilé du 3ème régiment de tirailleurs marocains de Saint-Dié, puis deux jours plus tard à Paris au défilé où les troupes marocaines avaient été très remarquées par leur détermination et leur foi dans une cause commune. Le Souverain avait alors apporté l'appui du Royaume sans réserve à la lutte contre l'Allemagne nazie au moment de la déclaration de guerre de septembre 1939.

Cette glorieuse épopée de notre histoire commune s'est terminée par la remise de la croix de compagnon de la libération à Feu Sa Majesté le Roi Mohamed V par le Général de Gaulle, le 10 Juin 1945 à Paris.

Mes chers Amis,

Nombreux sont ceux parmi vous qui se rendent au Maroc et qui ont constaté de visu les changements considérables opérés depuis son indépendance et dialogué avec une société marocaine en pleine mouvance. Car aussi bien sur le plan économique, institutionnel que culturel et social, elle vit une mutation de portée historique à la faveur d'un vaste mouvement de réforme qui souligne le caractère démocratique et profondément libéral des options marquées par le pluralisme politique.

La visite d'Etat du Président Chirac au Maroc en juillet 1995 est significative à plus d'un titre des liens d'amitié et de coopération exceptionnels qui unissent le Royaume à la France et de la volonté réciproque des deux pays de les consolider davantage. D'ailleurs, le contingent des Forces Armées Royales en Bosnie, intégré à la division française de l'IFOR est une parfaite illustration des relations privilégiées franco-marocaines. Cet engagement pour la défense des idéaux communs s'inscrit dans le droit fil de l'histoire passionnante des goumiers marocains.

Or, c'est précisément vos associations qui connaissent le mieux la réalité marocaine et sa vocation à concilier tradition et modernité et son attachement à des institutions politiques fondées notamment sur la *Beïa* ou l'allégeance. Qui mieux que vous pourrait être le porte-parole en France de nos préoccupations d'intérêt national pour faire comprendre en particulier la légitimité de la démarche qui a permis au Maroc de recouvrer son intégrité territoriale ?

Qui mieux que vous comprendrait la nécessité stratégique, économique et socioculturelle d'un arrangement du Maroc à l'Union Européenne dans le respect de la spécificité de son identité culturelle ?

Notre ambition est de travailler en synergie avec tous nos amis afin de créer les conditions objectives susceptibles de favoriser l'émergence du Maroc en tant que pôle de dialogue et de croissance dans la région.

Nos efforts quotidiens visent à sensibiliser la classe politique, les opérateurs économiques, le mouvement associatif en France mais aussi nos partenaires sur la nécessité d'amorcer un nouveau mode de relations au regard des progrès accomplis par le Royaume et surtout les enjeux fondamentaux aux plans de la sécurité, de la stabilité et du développement de la sous-région d'Afrique du Nord.

A cet égard, nous tenons à rendre hommage à l'action conjuguée et efficace du Général Le Diberder, Président de l'Association, et du Lieutenant-Colonel Charuit, son Secrétaire général, sans oublier le travail inestimable accompli par Monsieur Pagès, Directeur de l'Office des anciens combattants, et le Commandant Thomas, Président de l'Association des anciens combattants français de Marrakech.

UNE TOURNÉE DE L'ATELIER MOBILE DU CENTRE D'APPAREILLAGE DU SERVICE DES ANCIENS COMBATTANTS DE L'AMBASSADE DE FRANCE AU MAROC (RÉGION DE TAZA ET OUJDA) PAR LE LIEUTENANT-COLONEL RENAUD

Du lundi 12 au jeudi 15 juin 1995, j'ai eu l'opportunité de pouvoir suivre, en partie, dans la région de Taza-Oujda, la tournée de vérification des prothèses des anciens combattants marocains de l'armée française à bord de deux camions affrétés à cet effet.

Il s'agissait de la dernière tournée avant les vacances d'été. L'un de ces deux camions est utilisé comme atelier-magasin et salle de visite, l'autre est réservé à l'hébergement de l'équipe constituée d'un prothésiste et deux conducteurs, interprètes, secrétaires. Un médecin les rejoint, en fin de tournée, pour les consultations.

Entre octobre et juin de l'année suivante, le service des anciens combattants de l'ambassade de France au Maroc active six tournées de 7 à 10 jours à travers l'ensemble du Maroc : Béni-Mellal et la région du Moyen-Atlas ; Marrakech et sa région ; Provinces de Rabat et de Chaouen ; Région de Fès ; Région de Meknès ; Région de Taza et d'Oujda.

La mission de ce centre mobile d'appareillage est avant tout de s'occuper des anciens combattants marocains de l'armée française. Elle s'est cependant, en accord avec le gouvernement marocain, étendue aux anciens combattants des Forces Armées Royales, blessés aux cours des opérations dans la zone sud, ainsi qu'aux anciens résistants et aux mutilés du travail. Les anciens combattants se présentent, soit après avoir reçu une convocation, soit de leur propre initiative. Le travail quotidien de cette équipe est de vérifier l'état des prothèses, de les réparer sur place lorsque cela est possible ou de les récupérer pour un travail plus important à Casablanca. Rassurez-vous, tous sont en possession de deux prothèses ! Ils distribuent aussi les matériels alloués en fonction de leur durée de vie : béquilles, cannes, chaussures orthopédiques.

Mais leur travail ne s'arrête pas là. Nombreux sont les anciens combattants à venir demander une convocation pour passer devant une commission de réforme afin d'obtenir une aggravation de leur infirmité d'où l'espoir d'une petite augmentation de leur pension. Il faut encore prendre note des demandes excep-

tionnelles de secours pour telle ou telle famille de cet ancien goum, tirailleur ou spahi. Un ancien combattant vient nous présenter son dernier enfant de onze ou douze ans, hermaphrodite : que pouvons-nous faire, qui pourra l'opérer, qui payera l'opération ? Un autre nous présente une très jolie jeune fille vive et intelligente mais sourde et muette.

Les convocations sont établies pour tel jour, à 8 heures ou 14 heures. Mais si le premier jour dans une ville est un mardi, les convoqués du mercredi et même ceux du jeudi peuvent être là, non pas à 8 heures ou 14 heures mais à 6 heures et quart ! Se sont-ils trompés de jour ou d'heure ? Non, à mon avis, même lorsqu'ils viennent de loin, ils sont heureux de se retrouver, de palabrer, de raconter comme tous les anciens combattants du monde leurs campagnes et de montrer qu'ils sont toujours vivants, qu'ils tiennent. Ils ont soigné leur tenue, même si souvent elle est excessivement modeste. Ils sont fiers d'avoir été, et pour certains le salut militaire est encore un automatisme.

Sans tomber dans le pathétique, je peux témoigner de la mémoire de nos anciens combattants : leurs visages rayonnent de joie lorsqu'ils parlent de la France, de leurs anciens cadres officiers comme sous-officiers. Et ce, malgré ce qu'ils ressentent encore et jusqu'à la fin de leurs jours, dans leur chair et dans leur âme. L'un d'entre eux n'a pas hésité à se faire tatouer sur le poignet «La France» alors qu'il était prisonnier des Allemands. Pour lui, l'image de la France est éternelle, c'est la droiture. Il est resté fidèle. Un apôtre se présente avec sa thèière et un gâteau que nous nous ferons une joie de partager.

Nombreux sont les blessés, nombreux sont ceux qui perçoivent une très faible pension. Le dénuement en touche beaucoup. Nous savons tous ce qu'il en est. Néanmoins, voici quelques réalités : un œil en moins, 704 francs par trimestre ; pour l'amputation d'un pied et l'ablation de deux orteils de l'autre pied 2 050 francs par trimestre, enfin, pour 11 ans, 8 mois et 4 jours de services, 2 477 francs par an.

J'ai pensé qu'en notant les identités, parfois rectifiées, de ces anciens combattants, quelques cadres qui les ont eus sous leurs ordres pourraient les contacter. Quoi qu'ils fassent, ils feront des heureux. Les noms des gradés mentionnés doivent être interprétés car ils correspondent à des prises de notes phonétiques.

Je ne saurais remercier Monsieur PAGES, Directeur du Service des anciens combattants, de m'avoir fait l'honneur de suivre son équipe combien attentionnée pour nos anciens : les sentiments ressentis sont intenses. Malgré leurs blessures certains guerriers m'ont paru indestructibles. Ce fut une joie de les aider à monter et à descendre les quelques marches métalliques du camion. Ceux qui ont eu l'honneur de les commander savent mieux que quiconque ce que l'on peut ressentir. L'âge et les stigmates n'ont effacé ni leur noblesse ni leur fidélité.

Liste des anciens Goumiers contactés à Tahala et Taza du 12 au 15 juin 1995.

- KEJI Ali (ex BEN BELKACEM), Douar Ouarakhzen, tribu Beni Ouarain Annexe Zerarda TAHALA, Province de TAZA ; 3ème GTM-9ème Tabor ; amputation d'une cuisse (Cdt BOUCORDA).
- QAMQAM Mohamed, Douar Aït Boutayeb, SC Bureau des AC, TAHALA, Pce de TAZA ; 2ème GTM ; ablation des orteils du pied droit (Cne BOURIAOUA).
- IMEJJANE Mohamed, Douar Khandak, Mimouna, TAHALA, Pce de TAZA ; 2ème Goum.

- JADBA Mohamed ou Ayad, Av. Aïn Chebha, Boutique Achraouak, Si Mohamed, TAHALA, Pce de TAZA ; 11ème Tabor, 93ème Cie.
- Sgt JAIL Hammou ou Mohand, Douar Aït Haddou ; fraction Lemrouj, TAHALA, Pce de TAZA. 3ème GTM ; troubles moteurs aux jambes (Cne FEAUGAS, S/C ZUSCHMIDT).
- EL ADNANI Mohamed Ben Assou, Douar Dradakh, TAHALA, Pce de TAZA ; 9ème Tabor; blessure au tendon d'Achille (Cdt BOUCORDA).
- ALBEZ Abbès, rue Jaman, El Hamra, TAHALA, Pce de TAZA ; 15ème Tabor, 10ème Goum (1951-1957) (Cne IKOUNI, Slt. POTELLE).
- ZAGHBOUCH Ali, Bd des Far n° 18, TAHALA, Pce de TAZA ; 8ème Tabor, 78ème Goum.
- ABDEBAR, Bennacer, av. de la Résistance, TAHALA, Pce de TAZA ; 36ème, 136ème, 9ème Goum, un œil en moins (Cdt BOUCORDA).
- BELLOUTI Hammou, Douar Aït Boutayeb, Aïn Bouchiba, TAHALA, Pce de TAZA : 1ème Tabor, CCA (Cne. BISOU, S/C. BACHE).
- ABDELKRIM Ben Mohamed, Aïn N'Ahada, TAHALA, Pce de TAZA ; 4ème GTM, 2ème Tabor (Cne. MOUTON).
- ZOUIBBAA Mohand, Douar Lamhada, 35 005 - BOUKELLAL, Pce de TAZA ; 3ème GTM, 10ème Tabor (Cdt BOIRRAUD).
- AKLMA Mohamed ou Raho, Douar Zissidelt, tribu Ahl Test, S/C Caïd Chef de l'Annexe Mehraoua, Pce de TAZA ; 2ème GTM, 1er Tabor, ablation de tous les orteils d'un pied (Cdt. SAGUE, Cne MENFIL).
- MAOUN AOUEL BENSAYOUR (ex LARBI) Ben Si Moh Segrou, Bab et Mrouj, Doua r Laâknasser, Taineste, Pce de TAZA ; 12ème Tabor, 56ème Goum, amputation d'une jambe et un œil en moins.
- TACHA Mohammed, Douar Lamhamda, Annexe de Meknassa, 35000 TAZA ; 10ème Goum.
- BEN ABDOU Mohamed Ben Mohamadi, Hay Essaada, maison 98, TAZA ; 86ème Goum (classe 42).
- Sgt ADURAH Ahmed, Place Moulay Hassan, boutique Moulay Laarbi, coiffeur Harrache, TAZA ; 3 GTM, 17ème Tabor.
- HAMMOUCH Boujemaa Ben Mouhamadine, Hay El Massira 1, n° 10 Bloc 9, TAZA EL JADIDA, Pce de TAZA ; 49ème Goum (1938 n° 707) et 63ème RAA, 3ème Bie (1942 n° 3996).

AVIS DIVERS ET RECHERCHES

RECHERCHE DE CAMARADES

• Monsieur Robert RACE, ancien Maréchal des Logis Chef au 70ème Goum - 7 Avenue de Belgique 06190 ROQUEBRUNE-CAP MARTIN, serait heureux de retrouver des camarades du 5ème Tabor, 4ème GTM.

• Le Khalifat du Caïd de Ouarzazate, fils d'un ancien Moghazni serait heureux d'avoir des nouvelles de Madame BRIOT dont le mari fut le chef de l'annexe de TAZENAKHT de fin 1947 à 1950. Ecrire au Général Jean Louis GUILLOT, 15 avenue Gambetta - 62410 VILLE d'AVRAY

RECHERCHE DE RENSEIGNEMENT

Le Colonel Loys de KERAUTEM serait heureux de connaître l'origine de la plaque (reproduite ci-dessous) fixée sur une murette à l'embranchement de la route Midelt-Erfoud à la sortie sud de Ksar es Souk près du terrain d'aviation :

PASSANT, MARQUE UN ARRET

SONGE UN INSTANT AUX MORTS

DONT LE SACRIFICE A PERMIS

QUE TU SOIS LA, SANS CRAINTE

ET MAINTENANT, TU PEUX ALLER

Le Colonel de KERAUTEM désirerait également savoir par qui a été apposée cette plaque et s'il en existe d'autres sur d'autres itinéraires . Ecrire Colonel (ER) de KERMECHOU de KERAUTEN, ZEGDOU - Route d'Olette 64122 URUGNE

FONDATION FURTADO-HEINE

Située en bordure de la Promenade des Anglais à Nice dans un parc de végétation exotique, la Fondation FURTADO-HEINE accueille les officiers d'active, en retraite et de réserve ainsi que leur famille et leurs veuves. Prix des chambres de 180 à 300 F (petit déjeuner compris) Animaux non admis. Restauration le soir. FONDATION FURTADO-HEINE -121 rue de France 06000 NICE -Tél.: 93 37 51 00

BIBLIOGRAPHIE

AU-DELA DES REMPARTS DE FEZ

Editions L'Harmattan 5-7 rue de l'Ecole Polytechnique 75005 Paris.

Au-delà des remparts de Fez l'impériale, palpité un monde de modernité et de légendes où le sacré et le profane jaillissent des fontaines, où le banal côtoie le fantastique, où la magie ne peut éclore que dans les prodigieux décors offerts par la nature.

Entre palais somptueux et rudes chemins de mules, dans le choc des mœurs et des civilisations, ces récits d'Orient ont été écrits par un griot de notre temps, Lahssen Eoukich, observateur lucide du monde d'aujourd'hui tout autant qu'ardent mémorialiste?

Parisien d'origine berbère, il a voulu exalter ses racines et renouer avec une certaine tradition du "récit moral" où le bon est le frère jumeau du bien.

Ce livre d'aventures et de raison, plein de fièvres des Mille et une nuits, est surtout un livre qui parle, qui sent, qui est empli de couleurs. Sa pensée culmine au sommet de l'amour fraternel, véritable osmose entre la foi en Dieu et le paradis de l'être.

Lahssen Eoukich est aussi artiste de la scène. A sa sortie du Conservatoire, il eut le privilège de jouer avec les plus grands acteurs de la Comédie Française. Son nom est au générique d'un grand nombre de films.

L'ÉCOLE DES ÉLÈVES-ASPIRANTS DE CHERCHELL-MÉDIOUNA 1942-1945

Par **Éric Labayle**

En novembre 1942, l'Armée d'Afrique désormais coupée de la Métropole reprenait le combat aux côtés des alliés anglo-américains. En prévision des campagnes à venir, cette nouvelle armée française avait un besoin pressant de chefs. Or, à la suite de la dissolution par les Allemands de toutes les écoles d'officiers de France (après l'invasion de la zone «libre»), plus aucun établissement n'était en mesure d'assurer la formation des chefs de section.

C'est pour pallier cette carence et pour assurer le renouvellement indispensable de l'encadrement des corps de troupe que le haut-commandement d'Alger prit la décision d'ouvrir dès la fin du mois de décembre 1942 une école d'élèves-officiers à Cherchell (Algérie) et Médiouna (Maroc). Celle-ci fonctionna jusqu'en juin 1945 et forma plus de 5.000 jeunes gens. Tous n'obtinrent pas le galon d'aspirant ou celui de sous-

lieutenant, mais tous s'y instruisirent pour vaincre, pour libérer le pays occupé, puis pour le servir dans les conflits ultérieurs. Au moins 525 d'entre eux laissèrent leur vie sur tous les champs de batailles, de 1943 à 1962.

Cette école injustement méconnue a permis la survivance des écoles d'armes et de celle de Saint-Cyr pendant la seconde partie de la guerre et c'est d'elle que sont directement issues les deux écoles (ESM et EMIA, transférées de Cherchell à Coëtquidan en juin 1945) qui forment aujourd'hui la majorité des officiers de l'armée française. Par le nombre de ses élèves et la part prise dans les combats de la Libération mais également de l'après-guerre, l'Ecole des Elèves-Aspirants de Cherchell-Médiouna est sans conteste possible la plus importante école française d'officiers du second conflit mondial. Après 50 ans d'oubli, il convenait donc de lui rendre sa place dans l'histoire militaire de la France contemporaine.

Comment élèves et instructeurs étaient-ils sélectionnés ? Qui étaient-ils ? Que sont-ils devenus après la guerre ? Comment vivaient-ils à Cherchell et Médiouna ? Quelle était la teneur de l'instruction qu'ils y reçurent ? Quels furent leur place et leur rôle exacts dans l'armée française de la Libération ? Toutes ces questions et bien d'autres encore trouvent enfin aujourd'hui pour la première fois une véritable réponse.

Le livre que nous vous présentons au verso est le premier ouvrage historique sur l'Ecole des Elèves-Aspirants de Cherchell-Médiouna jamais écrit. Cette étude rigoureuse, fruit de quatre années de recherche, est issue d'une thèse de doctorat d'histoire militaire soutenue par l'auteur en juin 1995.

BON DE COMMANDE

A remplir et à retourner, accompagné du règlement, à :
Eric LABAYLE - Boîte postale 7 - cidex 16 - 33500 LES BILLAUX*

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Numéro de téléphone (facultatif) :

Je désire _____ exemplaire(s) de l'ouvrage :

«L'ÉCOLE DES ÉLÈVES-ASPIRANTS DE CHERCHELL-MÉDIOUNA»

au prix unitaire de 485,00 francs, soit _____ francs plus frais de port** _____ francs par ouvrage.

Soit un total de _____ francs

(montant à régler par chèque bancaire ou chèque postal rédigé à l'ordre de E. LABAYLE)

Date et signature :

**Enveloppe réponse à joindre*

***Affranchissement en cours au moment de la livraison : actuellement 47 francs pour un colis de 2 à 3 kg.*

«LETTRE DU MAROC»

Notre ami Denis-Jean Guillot, qui est membre de la Koumia au titre des «descendants», recommande la lecture de la «Lettre du Maroc», publication de la Mission Economique et Financière et des Postes d'Expansion Economique de l'Ambassade de France au Maroc.

Les camarades de la Koumia et leurs amis qui n'en sont pas, intéressés à suivre les questions économiques au Maroc, peuvent s'adresser au PEE de Casablanca pour souscrire un abonnement:

Monsieur Denis-Jean Guillot, Attaché Commercial - Poste d'Expansion Economique - Ambassade de France - 6, Avenue Hassan Souktani - Quartier Gauthier - 20000 CASABLANCA
Tél : (2) -22 33 86/22 39 89/20 16 72/20 16 73 - Fax : (2) - 27 65 04

LES SAS

L'Association des anciens des affaires algériennes (20, rue Eugène Flachat - 75017 Paris) édite à raison de deux par an depuis octobre 1994 un bulletin de liaison.

Le président de l'association, Daniel ABOLIVIER, vient de nous adresser les trois premiers numéros.

Un bon nombre des membres de la Koumia ayant effectué des séjours plus ou moins longs aux SAS, il nous paraît intéressant de donner un aperçu de ces bulletins : souvenirs d'anciens chefs de SAS ; extraits du remarquable rapport présenté au Sénat en faveur des anciens des forces supplétives en Algérie ; réponse des candidats à la présidence à la lettre envoyée par l'association leur demandant de préciser leur position sur les harkis (seuls CHIRAC, BALLADUR, HUE, HORY et LE PEN ont répondu) ; des statistiques sur les pertes du service (752 tués et 1217 blessés entre 1956 et 1962, etc.)

Nous ne saurions trop recommander aux membres de la Koumia qui possèdent des documents concernant leur action aux SAS ou qui avaient rédigé des souvenirs sur cette période d'aider les responsables de cette courageuse association à renforcer leur action.

COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

PRÉSIDENT HONORAIRE

Général André FEAUGAS

VICE-PRÉSIDENT HONORAIRE

André MARDINI - Léon MERCHEZ

TRÉSORIER GÉNÉRAL HONORAIRE

Henri MULLER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Bureau :

Président :	Général Georges LE DIBERDER	Tél.:	43 26 03 83
Vice-Présidents :	Jean de ROQUETTE-BUISSON	Tél.:	47 63 36 65
.....	Georges BOYER de LATOUR (D)	Tél.:	94 76 41 26
Secrétaire général :	Georges CHARUIT	Tél.:	46 37 57 57
Secrétaire général adjoint :	Colonel Jean BERTIAUX (D)	Tél.:	86 62 20 95
Trésorier général :	Mlle Monique BONDIS (D)	Tél.:	
Trésorier général adjoint :	Mlle Antoinette-Marie GUIGNOT (D)	Tél.:	40 71 18 61

Autres membres :

Mesdames et Messieurs Henri ALBY, Claude de BOUVET, Ambassadeur B UCCO RIBOULAY, Gérard de CHAUNAC LANZAC, Jean DELACOURT, Général Jean-Louis GUILLOT, Gérard LEPAGE (D), Germaine de MAREUIL, Jocelyne MULLER (D), André NOEL, Maître Pierre REVEILLAUD, Jean SLIWA, Contre-Amiral THEN (D).

Conseiller relations publiques : André NOEL Tél.:

Conseiller juridique : Pierre REVEILLAUD Tél.:

Président des sections :

Aquitaine :	Commandant SERVOIN	Tél.:	56 80 47 44
Corse :	Ernest BONACOSCIA	Tél.:	95 33 53 69
Languedoc :	Commandant Pierre BRASSENS	Tél.:	6162 82 28
Provence-Côte d'Azur :	Commandant BOYER de LATOUR	Tél.:	94 76 41 26
Ouest :	Renaud ESPEISSE	Tél.:	99 97 05 44
Paris - Ile-de-France :	Colonel Jean DELACOURT	Tél.:	(1) 39 5176 68
Pays de Loire :	Claude de BOUVET	Tél.:	40 34 55 24
Pyrénées :	Lieutenant-colonel FOURNIER	Tél.:	62 36 21 74
Rhône-Alpes :	Colonel MAGNENOT	Tél.:	74 84 94 95
Languedoc-Roussillon :	Lieutenant-colonel Pierre BATTLE	Tél.:	67 45 57 92
Marchés de l'Est :	Lieutenant-colonel J. VIEILLOT	Tél.:	29 65 76 57

Comité de direction et de contrôle de Montsoreau : Colonel DELAGE

Entraide: Mme de MAREUIL

Porte-drapeau : Frédéric de HELLY

Secrétariat : 23, rue Jean-Pierre-Timbaud, 75011 PARIS - Tél.: (1) 48 05 25 32 - CCP Paris 8813-50 V

Permanence: mardi et vendredi de 15 heures à 18 heures au siège

Correspondance : Pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le secrétaire général de la Koumia, 23, rue Jean-Pierre Timbaud, 75011 PARIS.

COTISATION ANNUELLE	50 FRANCS
ABONNEMENT AU BULLETIN	130 FRANCS
Total	180 FRANCS

LE FOULARD DES A.I. ET DES GOUMS

Ce foulard, créé spécialement pour les épouses des anciens officiers et sous-officiers des A.I. et des goums marocains, existe en deux tons :

- fond blanc et bordure bordeaux ;
- fond sable et bordure verte.

Il est en vente au secrétariat de la Koumia, pour 600 F plus 30 F de frais d'envoi en province.

TARIFS 1996

Koumia dorée grand modèle	150 F
Koumia dorée moyen modèle	125 F
Koumia argentée grand modèle	40 F
Koumia argentée moyen modèle	30 F
Koumia argentée porte-clés	40 F
Koumia argentée boutonnée	20 F
K7 «Chant des Tabors»	30 F
«Prières»	10 F
Carte postale	6 F (ou 20 F pour les 4)
La légende du goumier Guillaume	30 F
<i>Frais d'envois en plus</i>	

LIVRES

Histoire des goums (2ème partie) (Gal SALKIN-MORINEAU)	345 F
Histoire des AI de Marc MÉRAUD	395 F
«La Longue Route des Tabors», J. AUGARDE	78 F
«Maréchal Juin», Général CHAMBE	80 F
«Juin maréchal de France», Bernard PUJO	80 F
«De Mogador à Alger», J.-A. FOURNIER	60 F
<i>Frais d'envois en plus : 25 F</i>	